

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Vol. 66 No. 5

Novembre - décembre 2008



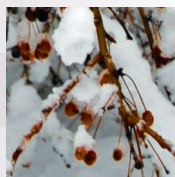
**Que tes oeuvres
sont belles !**

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Sommaire

Vol. 66 No. 5 Novembre - décembre 2008



Prélude

Créer de la beauté 257
Micheline Marcoux, m.i.c.



Dossier – Arts et vie consacrée

Évangéliser à travers la beauté
Fraternités Monastiques de Jérusalem 259
Sœur Josepha, f.m.j.

Cluny, une spiritualité de la beauté 272
Jean-Noël André

La poésie comme expérience de rencontre
Témoignage d'un poète franciscain 283
Pierre Charland, o.f.m.



Partenariat

L'icône, une fenêtre sur l'invisible 291
Groupe Cailloux – Ginette Généreux, r.m.

Espace de gratuité 296

Réflexion

Quatre siècles de vie religieuse au Québec
Panorama historique – Partie A 298
Rick van Lier, o.p.

Synthèse de l'année 316

Administration et secrétariat
1431, rue Fullum, C.P. 11, Montréal,
Québec, Canada, H2K 3M3
Téléphone : 514 523-4808
Télécopieur : 514 523-8621
Courriel : ensonnom@bellnet.ca

Convention de la poste-publications N° 40011751.
N° d'enregistrement 9280. Retourner toute corres-
pondance ne pouvant pas être livrée au Canada au
1431, rue Fullum, C.P. 11, Montréal, Qc, Canada
H2K 3M3. Courriel : ensonnom@bellnet.ca

Photo couverture : Michel Archambault

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui



Direction

Micheline Marcoux, m.i.c.
Tél. : 514 523-4808
Télec. : 514 523-8621
Courriel : dirsonnom@bellnet.ca

Secrétariat

Rita Richard, s.p.

Comité de rédaction

Micheline Marcoux, m.i.c.
Rick van Lier, o.p.
Serge Vallée, *Communauté du Chemin Neuf*

Conception graphique

Michel Archambault

Impression

Imprimerie Lemire

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
Numéro international des publications en séries ISSN 0700-7213

Membre de l'Association canadienne des périodiques catholiques

Abonnements

La revue paraît cinq (5) fois par année

Pour le Canada

Vous adresser au secrétariat
surface : 35 \$ soutien : 45 \$

Outre-mer

surface : 50 \$ / 35 euros

Pour la France

Sr Geneviève Calmettes
10 rue Henri Cloppet 78110
Le Vésinet FRANCE

Pour la Belgique

Les Éditions Fidélité
a/s Evelyne Bultot
7, rue Blondeau
BE-5000 Namur Belgique

JE VEUX M'ABONNER !

Nom : _____

Adresse : _____ app. : _____

Ville : _____

Province : _____ Pays : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Courriel : _____ @ _____

surface soutien _____ montant du chèque

Retourner avec votre paiement à :

Revue En son Nom
1431, rue Fullum, C.P. 11, Montréal, Québec, Canada, H2K 3M3



Poste publication enregistrement no 9280 convention no 40011751
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Programme d'aide aux publications «PAP»
pour nos dépenses d'envoi postal



**Vie consacrée
ferment spirituel
au cœur du monde**

EN SON NOM
Vie consacrée aujourd'hui



Prélude

Micheline Marcoux, m.i.c.

Créer de la beauté

L'été dernier, des milliers de personnes ont pu apprécier les talents artistiques mis à contribution pour souligner le 400^e anniversaire de la ville de Québec. Divers spectacles, concerts ou expositions à caractère historique, culturel, ou religieux nous en ont mis plein les yeux et le cœur. Que ce soit pour cette circonstance ou pour toute autre occasion au quotidien, les mots émerveillement, gratitude, reconnaissance montent naturellement lorsque l'on est mis en présence de la beauté !

Quand on parle de la beauté, on entre dans un monde de générosité, de gratuité et de transcendance qui souvent nous dépasse. La nature et les arts nous offrent tant d'occasions de l'expérimenter. On ne peut que s'émerveiller et l'exprimer à la manière du psalmiste louant Dieu au son de la musique et de la danse (ps 144-150) ou du poète et troubadour François d'Assise dans son Cantique des créatures. Avec les mots de Didier Rimaud, nous pouvons nous exclamer en chantant au Seigneur : *Que tes œuvres sont belles, que tes œuvres sont grandes!*

Le langage des arts rejoint facilement le monde du sacré. Combien d'artistes, femmes et hommes, se sont exprimés à travers les vitraux, les sculptures et autres œuvres d'art des cathédrales et des églises même de milieux modestes ! Rien de trop beau pour louer Dieu ! Et que dire de l'iconographie, de la poésie, du théâtre, du chant, de la musique... des liturgies soignées ? Autant d'espaces de créativité pour dire Dieu, pour rencontrer Dieu ! Et si l'art et la beauté devenaient lieux d'évangélisation ?

Si des communautés comptent des artistes en leurs

rangs, d'autres ont un charisme ou une spiritualité dont la mission des membres se concrétise à travers l'art, la beauté, une vie toute tissée d'action de grâces. Deux communautés de fondations récentes, implantées ces dernières années au Québec, sont de ce nombre. Sr Josepha, f.m.j., partage comment les Fraternités évangéliques de Jérusalem témoignent de Dieu par la beauté et l'art, au cœur même des villes, dans des lieux souvent riches d'un patrimoine artistique religieux qui leur est confié. Pour sa part, Jean-Noël André, présente « une spiritualité d'action qui naît de la beauté » vécue par des laïques consacrés, hommes et femmes formant la Communauté de Cluny. De professions et métiers divers, leur mission culturelle s'incarne au cœur de différents secteurs d'activités sociales, économiques et politiques, en milieu urbain comme au cœur de la nature. Le théâtre tient une place privilégiée pour leur action. L'orientation de leur mission s'exprime bien dans la thématique de leur congrès biennal : *Et si la beauté pouvait sauver le monde ?*

À travers son expérience personnelle, Pierre Charland, poète franciscain, témoigne de l'impact de la poésie dans l'intégration de son cheminement humain et spirituel avec ses méandres de joies et de souffrances. Expérience de rencontre, la poésie n'a-t-elle pas, selon lui, un rôle à jouer dans notre société postmoderne en quête de sens ? De son côté, Ginette Généreux, Recluse Missionnaire, nous introduit dans le monde de l'icône, « une de ces fenêtres qui ouvrent sur l'invisible ». La découverte de son talent d'iconographe est intimement liée à sa formation à la vie monastique. Pour sa part, Rick van Lier, o.p., brosse une fresque historique de la vie religieuse au Québec depuis 400 ans. C'est un vibrant hommage à ces fondatrices et fondateurs de l'Église de chez nous, à ces milliers de femmes et d'hommes qui les ont suivis depuis, gardant ainsi mémoire de la vie et de la contribution des communautés religieuses à l'essor de l'Église et de la société du Québec. Émerveillement, gratitude, reconnaissance pour tous ces dons, talents et charismes si divers pour servir Dieu !

Avec le regard de Marie, puissions-nous *en ce Noël* contempler Celui qui vient se révéler dans la beauté de notre cœur, dans la beauté souvent cachée de notre monde :

« *Et le Verbe s'est fait chair*

Et il a habité parmi nous

Et nous avons vu sa gloire. » Jean 1, 14

Sœur Josepha, f.m.j.*



Évangéliser à travers la beauté

Fraternités Monastiques de Jérusalem

Est-ce qu'à l'origine de la communauté, il y a 33 ans, les premiers frères et sœurs auraient imaginé le rôle que prendraient l'art, et surtout la beauté, dans notre charisme de Jérusalem? Je ne crois pas. La spécificité de la *sequela christi* qu'ils se sentaient poussés à vivre était au contraire de rejoindre les hommes et les femmes là où ils sont, au milieu du béton, des avenues anonymes, des tours modernes de nos grandes mégapoles urbaines, dans le grouillement de voitures, de foules stressées et de la pollution parisienne. Mais renonçaient-ils pour autant à la beauté? Certainement pas, puisque moines et moniales, ils cherchaient Dieu! Peut-on imaginer vivre une vie consacrée sans aspirer à une certaine forme de beauté?

Nous verrons pour commencer que les Fraternités Monastiques de Jérusalem ont renoncé au départ à vivre au milieu de la beauté de la création, pour chercher dans la cité des hommes¹ précisément la plus belle image de Dieu. Et ils se proposaient de vivre leur appel de moines et de moniales au cœur de la ville pour pouvoir dire quelque chose de Dieu, source de toute beauté, par le témoignage de leur vie et par leur prière. C'est pour cela que nous aimons dire que notre monastère c'est la ville, la ville des hommes, la cité aimée de Dieu, qui tend à devenir cette Jérusalem céleste, splendeur de toute splendeur.

La place que tiennent la beauté et l'art dans notre vie est un don, l'un de ces dons de Dieu auquel on ne s'attend pas, mais pour lequel on rend grâce, tout émerveillé des surprises du Seigneur. Notre liturgie et les églises qui nous sont confiées sont les lieux où se manifeste le mieux ce grand don, comme j'essaierai de l'illustrer dans la deuxième partie. C'est un don et donc aussi une mission, et il est étonnant de voir comment cette mission nous est redonnée à chaque nouvelle étape de croissance de la communauté.

La beauté et l'art sont un chemin d'évangélisation, un chemin vers Dieu qui peut être étonnamment approprié à nos sociétés contemporaines. C'est ce dont nous faisons l'expérience, et d'une façon toujours nouvelle.

I - AU CŒUR DU CHARISME MONASTIQUE DE JÉRUSALEM

Les Fraternités Monastiques de Jérusalem sont très récentes, puisque fondées à la Toussaint 1975, à Paris en France, dans l'église Saint-Gervais. C'est au terme de deux ans de vie érémitique dans le désert de l'Assekrem, en Algérie, que frère Pierre-Marie Delfieux, notre fondateur, a reçu cet appel intérieur à venir offrir une oasis de prière au cœur des vrais déserts que

sont les grandes villes modernes où tant de gens se côtoient sans même se voir, et courent sans cesse sans savoir après quoi ni pourquoi ils courent. Or la beauté du Christ éclaire la beauté de la vie et son sens.

I. MOINES ET MONIALES DANS LA VILLE

« La vocation des frères et des sœurs de Jérusalem est monastique². » L'essentiel se situe là : dans ce « monos » que nous essayons de vivre, ce cœur à cœur incessant avec le Seigneur, ce dialogue d'amour, cet accueil permanent de sa présence en nos vies, au nom de l'humanité tout entière, et en premier lieu, au nom de la ville qui nous entoure. Et si la beauté a pris une telle place dans notre charisme c'est d'abord parce que nous sommes missionnés par l'Église pour la louange et la contemplation de Dieu, à la suite et avec tant de moines et moniales. Or Dieu seul est bon (Mc 10, 17-18), Dieu seul est beau, de lui seul vient la beauté, car il est Amour (1 Jn 4,16), il est l'Amour. « La beauté est un nom divin³. » Et à la plénitude des temps, Dieu, la Beauté, s'est incarné. « Le Verbe s'est fait chair. » (Jn 1,14) Et le moine quitte tout pour contempler le beau incarné en Jésus Christ. À travers la méditation quotidienne de la parole de Dieu, les liturgies du matin, du midi et



Photos : FMJ - Montréal

du soir, précédées par de longs temps d'oraison, c'est ce visage que nous cherchons, que nous aimons : « Tu es beau, le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres. » (Ps 44, 3) Le silence que nous essayons de vivre en communauté est là pour nous aider à entrer dans cette communion avec lui, tout simplement, pour mieux l'entendre. « En ces jours qui sont les derniers, Dieu nous a parlé par le Fils, (...) resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance. » (He 1, 2-3)

Si nous trouvons d'abord ce visage de Jésus Christ à travers ces deux piliers de notre vie que

sont la vie fraternelle et la vie de prière, nous voulons aussi le voir dans la plus belle œuvre d'art du Créateur : dans l'homme et la femme. Bien sûr, Dieu est en tout temps et en tout lieu, et donc tout, partout, peut être reflet de sa présence. Mais si Dieu a voulu créer l'homme à son image et comme sa ressemblance (Gn 1, 26), c'est bien en l'homme d'abord que nous avons toutes chances de retrouver le reflet le plus vivant et le plus vrai de Dieu. La ville est donc, de toutes les réalités créées, la plus belle image et ressemblance de Dieu⁴. Au cœur des villes, nous pouvons donc le contempler, l'aimer, le célébrer et l'annoncer.

« Relève-toi, entre dans la ville et on te dira ce que tu dois faire! » (Ac 9,6)

Frères et sœurs de Jérusalem, nous aimons la ville et c'est là que nous nous sentons appelés à vivre pour Dieu (Gal 2,19) à une époque caractérisée par le phénomène urbain qui concerne plus de la moitié de la population mondiale. « Dans ce désert de solitude, d'inquiétude, de quête, d'indifférence, d'affairement, d'anonymat, dans ce monde urbain assoiffé de vérité et affamé d'amour, nous essayons, avec la grâce de Dieu, d'y aménager une oasis, d'y semer des graines de beauté⁵. » Nos monastères urbains sont des espaces de silence et de partage : partage d'abord de la Parole de Dieu et du Pain de vie dans l'Eucharistie. Ensemble nous contemplons Le Visage.

2. APPEL À LA SAINTETÉ ET ACCUEIL DE SA JOIE

Le fait que les Fraternités Monastiques de Jérusalem soient nées le jour de la Toussaint est très important et constitue un rappel incessant de cette radicalité de l'amour qu'exigent l'Évangile et l'évangélisation. « Notre aventure sera une aventure de sainteté ou elle ne sera pas! » osait crier notre fondateur lors de la messe de fondation le 1^{er} novembre 1975. En effet, une autre route de beauté sur laquelle nous es-

sayons d'avancer est la libre participation à ce mystère de beauté dont nous sommes marqués depuis la création : nous portons tous en nous le reflet du visage du Christ. Dieu seul est bon, Dieu seul est beau. Dieu seul... et ceux qui lui ressemblent! Parce que, oui, les saints sont vraiment beaux! Ceux qui par tout un chemin de mort et de résurrection, se sont laissés habiter, sanctifier, transfigurer par la Beauté, par la lumière du Christ ressuscité, par son Amour. Comme lui, ils sont devenus Lumière. « C'est quand on se convertit au Seigneur que le voile tombe. Car le Seigneur, c'est l'Esprit et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Et nous tous qui le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la Gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image. » (2 Co 3, 16-18)

Il faut écouter Jean-Paul II dire et redire que l'appel à la sainteté est pour tous et pour toutes. Tous les saints sont beaux et attirent vers la beauté du Christ, « cette beauté qui libère notre liberté⁶ ». Osons nous interpeller les uns les autres à la sainteté! Il est étonnant de voir combien les jeunes cherchent cette radicalité. Qui quitterait, dans la société d'aujourd'hui : amis, famille, travail passionnant et belle perspective d'avenir, pour une vie religieuse qui ressemblerait finalement à ce qu'il vit déjà. Les jeunes sont

prêts à tout lâcher pour suivre de grands idéaux de beauté. Et combien de grands saints ont emprunté ce chemin pour devenir finalement d'authentiques disciples du Christ? Les saints sont beaux. Le désir de sainteté lui aussi est beau! Dans un monde où tout est relativisé et indifférencié, nous avons pour nous guider cet idéal éternel de beauté. Le désir de beauté ramène chacun et chacune de nous à l'essentiel de notre vocation consacrée qui n'a de sens que si elle est une quête de sainteté.

Je voudrais enfin, dire un mot de ce dernier chapitre de notre Livre de Vie sur la Joie. Là aussi il y a un étonnant chemin de beauté qui, comme tous les autres prend sa source en Dieu. Je ne parle pas d'une joie forcée ou superficielle et facile, mais de la vraie joie, celle qui ressemble au sourire de Mère Teresa ou au visage sanctifié et libéré de Charles de Foucault. Personne ne s'y trompe : derrière la vraie joie, il y a quelque chose. À nous de dire que ce quelque chose, c'est Quelqu'un!

S'ouvrir à la joie suppose avoir compris cette réalité bouleversante que seule la foi peut accueillir: la joie est un don de Dieu qui fait partie du don de la vie. Elle est inscrite en nos cœurs. Dieu est joie et il nous partage sa joie

d'être et d'aimer. La joie est un don à accueillir et non un fruit à décrocher d'un arbre. La joie veut surgir du cœur de l'homme au nom de toute la création qui lui a été confiée, pour sa joie! C'est le péché et le mal qui abîment et ternissent la joie, qui la masquent, qui font croire qu'elle n'est plus possible. Mais la joie, c'est Dieu, fidèle et présent. Et ce qui nous fait vivre, nous consacrer, c'est une Bonne Nouvelle!

Bien sûr la joie ne peut pas être une règle. Mais elle est un don. Et je crois aussi : une mission. Combien de personnes nous disent que ce qui les a saisies, c'était la beauté de la joie qui se dégageait de nos liturgies ou de nos échanges. Que ce soit la joie sobre et pudique de la Croix ou la joie pleine d'allégresse de la Résurrection : la joie est belle. Au cœur de la ville, nous apprenons que cette joie, ce n'est pas d'abord pour nous que nous l'accueillons, mais pour les autres, pour leur dire quelque chose de ce compagnon de Beauté et d'Amour qui donne sens à notre vie.

Depuis septembre 2004 à Montréal⁷, c'est tout cela qu'avec la grâce de Dieu nous essayons de vivre. Nous sommes deux communautés, huit moines et onze moniales, ayant des habitations, des gouvernements et des sources de financement distincts

mais partageant la même règle de vie et chantant ensemble la liturgie dans l'église ouverte sur la ville. Nous avons une mission ecclésiale commune puisque nous sommes appelés ensemble par l'évêque du lieu. De plusieurs nationalités (française, italienne, polonaise, américaine, tchèque, suisse et camerounaise), nous avons la grande grâce à Montréal d'avoir été rejoints ces deux dernières années par un frère familial et deux sœurs familières d'origine québécoise ou ontarienne⁸. Une pre-

mière postulante « québécoise pure laine » est également entrée chez les sœurs en juin 2008, nous aidant ainsi dans notre inculturation tant désirée. Et nous en bénissons Dieu!

La beauté qui rayonne de toute vie chrétienne tournée vers son Seigneur est quelque chose de très profond. Oui, l'amour est beau et la vie monastique est en soi une porte vers ce mystère de beauté, ce signe d'une présence, cette source où tous aiment venir se ressourcer.

II – DON ET MISSION : NOTRE LITURGIE ET NOS LIEUX D'IMPLANTATION

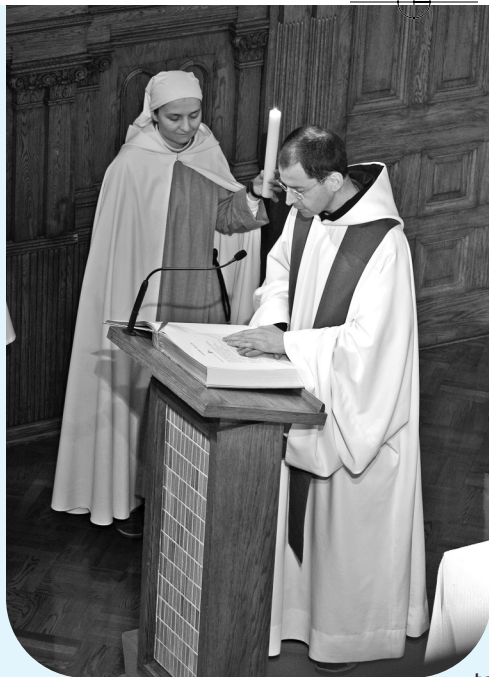
« Les Fraternités Monastiques de Jérusalem ont quelque chose qui proclame avec force la Jérusalem du ciel, la dimension eschatologique de la vie chrétienne. Et cela est aujourd'hui encore plus nécessaire que de proclamer la rupture avec le monde présent. Tout semble indiquer que le charisme propre des Fraternités de Jérusalem, en ce qui concerne l'évangélisation, est vraiment celui d'évangéliser à travers la beauté. L'habit liturgique de ces frères et sœurs, leurs liturgies, leurs chants en polyphonie, les lieux qui leur ont été confiés - souvent de vrais chefs-d'œuvre d'architecture sacrée - tout parle d'une via pulchritudinis (voie de la beauté)⁹. »

D'après le P. Raniero Cantalamessa, o.f.m., notre charisme propre d'évangélisation est celui d'évangéliser par la beauté. J'ai été frappée par cette synthèse qui souligne la place centrale de la prière liturgique dans cette évangélisation ainsi que le rôle que peuvent jouer les lieux où nous célébrons la liturgie.

1. LA LITURGIE

Toute liturgie est un don de Dieu, un don dans lequel est déjà inscrite la beauté puisqu'elle est l'actualisation du mystère du salut qui n'est que beauté.

Une liturgie ne s'invente pas, elle se reçoit. Mais elle se reçoit pour



être vécue. C'est sûrement notre principale spécificité : les grandes liturgies, développées et belles, ouvertes sur la ville, en présence de frères et de sœurs, debout, tournés ensemble vers le Christ qui conduit au Père. Nous essayons par notre liturgie, de porter la ville dans notre prière et de porter la prière dans la ville.

Les frères et sœurs plus anciens nous disent combien notre liturgie de Jérusalem, telle que nous la célébrons aujourd'hui, fût reçue ainsi de Dieu dès les premiers jours. Les renouvellements liturgiques, bibliques, patristiques, œcuméniques mais aussi pastoraux et sociaux et tout le courant post-conciliaire nous ont beaucoup influencés. Nous venons juste après et en sommes de vrais héritiers. F. Pierre-Marie a eu la chance de travailler le sujet, avec

comme professeurs les Pères Jounel et Martimort, l'expérience de toute l'équipe des aumôniers du Cep-Centre Richelieu, et les recherches de l'Abbaye de Chevetogne en Belgique, des moniales de Bethléem, de l'Abbaye de Sylvanès avec le Père André Gouzes et du Renouveau charismatique déjà en éveil. La personnalité du fondateur a aussi évidemment beaucoup joué : F. Pierre-Marie donne une grande importance à la beauté et au caractère sacré de ce qui se célèbre.

Notre liturgie est clairement occidentale et latine tout en se souvenant qu'elle a ses racines dans le judaïsme et sa source première dans l'Orient chrétien. Nos offices monastiques sont donc ouverts à l'apport de l'Orient, grâce à l'insertion d'hymnes ou tropaires byzantins, d'une invocation chantée à l'Esprit Saint au début de chaque office, du trisagion et de la place de l'encens ou des icônes dans les chœurs dépouillés de nos églises. Nous y célébrons au carrefour de la prière de l'Orient, de la tradition de l'Occident et du renouvellement liturgique où le sens du sacré retrouve sa place.

Il arrive qu'on nous demande si la qualité de la voix ou de l'oreille est une condition d'entrée à Jérusalem.

salem! La question nous amuse toujours beaucoup car il doit y avoir un paquet d'anges invisibles parmi nous dans le chœur pour qu'on puisse nous la poser! Il suffirait de nous entendre séparément pour avoir la réponse : non bien sûr. C'est parce que nous prions, nous chantons et nous célébrons ensemble que les liturgies sont belles. Nous sommes un corps et nulle part plus que dans la liturgie cela se vit. Il est toujours vrai que nous avons la grâce d'avoir été rejoints par nombre de sœurs et frères musiciens ou artistes qui ont été touchés par la place donnée dans notre liturgie à cette dimension. Cela nous vaut par exemple des intermèdes musicaux dans certains offices où encore la présence d'icônes écrites par l'un(e) ou l'autre d'entre nous. Le Seigneur nous donne les moyens de rayonner son Évangile par la beauté de nos liturgies. C'est lui le grand artiste. Alors qu'un frère musicien, très doué, s'apprêtait à quitter notre fraternité de Montréal, une jeune s'est présentée, violon sous le bras, pour rentrer au postulat. C'est très concret : notre liturgie, dans la forme que Dieu a voulu pour Jérusalem, nous la recevons de Dieu.

La beauté de notre liturgie vient pour beaucoup du fait que nous avons la grâce de prier frères et sœurs ensemble. En plus du témoignage fort que cela apporte à

une société où les rapports hommes/femmes sont souvent réduits à ceux de rivalité ou pire de consommation, le chant polyphonique avec des voix de frères et de sœurs, adressé au Père, enrichit la liturgie et dit beaucoup plus sur l'amour fraternel que ne le feraient des catéchèses. Chacun et chacune est à sa place. Et ce n'est qu'ensemble que l'harmonie pleine se dessine. Tout est ordonné à Dieu. Et c'est beau!

Au cours de la liturgie de nos Fraternités, nous ne faisons que proclamer et chanter la Parole de Dieu. La liturgie du Peuple de Dieu, de l'Abbaye de Sylvanès, qui constitue la partie principale de notre répertoire, utilise exclusivement des citations bibliques. Ainsi, nous connaissons par cœur des passages entiers du Nouveau Testament à force de les chanter matin, midi et soir. La Parole de Dieu est belle et vivante. Elle parle et rejoint le plus profond de chacun et chacune de nous. On ne peut s'étonner que des liturgies qui rendent à Dieu la Parole soient belles et interpellent! Dans la liturgie, c'est Dieu qui a le premier rôle, c'est son œuvre et non d'abord la nôtre.

Nos églises sont ouvertes du matin au soir, avec des horaires qui permettent à ceux et celles qui travaillent dans les bureaux de pouvoir nous rejoindre pour les offices. À Montréal, les gens sont

nombreux chaque soir à venir prier et vivre l'eucharistie avec nous. Ensemble, nous levons les deux bras de la louange et de l'intercession. C'est vers le visage resplendissant et transfiguré de Jésus au Thabor que nous tournons nos yeux, avec la ville, tout revêtus de blanc (Mt 17,2). Et c'est vers le Christ du Golgotha que nous levons, pour la ville, les bras de l'intercession. Et là, il ne s'agit plus d'une beauté esthétique : « sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, ni apparence pour séduire » (Is 53,2).

2. NOS LIEUX D'IMPLANTATION

Et voilà que pour célébrer la liturgie, la Providence a voulu que les églises qui nous ont été confiées soient pour la plupart d'une grande beauté. Voici quelques-uns de ces lieux où nous essayons d'aménager des oasis de prière, de silence et de rencontre de Dieu :

Paris

La première église nous ayant été proposée en 1975 n'est rien de moins que la magnifique église St-Gervais. Nous ne pourrions jamais assez dire quelle grâce cela a été pour nos Fraternités. En plus de son emplacement idéal au cœur de Paris, c'est une église gothique dont le dépouillement ne pouvait que porter à la prière.

La splendeur de l'orgue des Couperin enrichit encore la liturgie. C'était en 1975 une paroisse en perte de vitesse qui était prête à accueillir des moines urbains. D'emblée, la nef, quasiment vide jusque-là, s'est trouvée remplie pour ne plus jamais désempir. Quelle force et quel stimulant pour nous tous que ces assemblées priantes.

Étant des chercheurs du visage de Jésus Christ dans de tels lieux, il était difficile de ne pas penser offrir des enseignements qui puissent nourrir la foi et l'émerveillement de tant de gens. Ainsi sont nées plusieurs initiatives ici et là. Ogives compte depuis plus de quinze ans une centaine de personnes chaque année qui se rencontrent régulièrement pour des sessions Art, Culture et Foi. Paris est la première Fraternité qui a organisé des visites d'église pour faire bénéficier les gens de tout l'apport de l'art comme soutien de la foi et de la prière. Nous participons d'ailleurs au « Marais Chrétien ». Pendant toute une semaine par an, ce quartier de Paris propose, dans les églises et autres lieux, des activités autour de l'art sacré avec concerts, expositions, conférences et autres, d'importants travaux étalés sur ces 30 dernières années visent à enrichir encore la beauté de cette église : vitraux, bas relief de l'autel, aménagement du chœur, disposition d'icônes, etc.

Florence et Rome

Que le Seigneur nous appelle à conjuguer beauté et annonce de l'Évangile au cœur des villes, nous en avons eu la confirmation en Italie. Être appelés à fonder à la Badia Fiorentina ou à la Trinité des Monts est bien significatif en ce domaine. Il suffit de se rappeler que la Badia, premier monastère *intra muros* de Florence auquel Dante fait allusion dans *La divine comédie*, est connue pour son extraordinaire plafond sculpté, pour le tableau de Filippino Lippi de l'apparition de la Vierge à saint Bernard ou pour ses chefs d'œuvre en albâtre. Saisies par ce climat de beauté qui élève les cœurs vers Dieu, nos fraternités florentines ont suscité deux œuvres d'art saluées pour leur grande qualité : une croix icône monumentale, œuvre d'une iconographe italienne qui a su marier la tradition orientale aux richesses artistiques de la Toscane, et une crèche en terre cuite qui s'inspire de deux tableaux de Filippino Lippi conservés à Florence et à Munich. Sans oublier la redécouverte d'une fresque de saint Augustin dans la maison des sœurs et la restauration d'une fresque de Fra Angelico et d'un « tabernacle » de Taddeo Gaddi dans le réfectoire des frères.

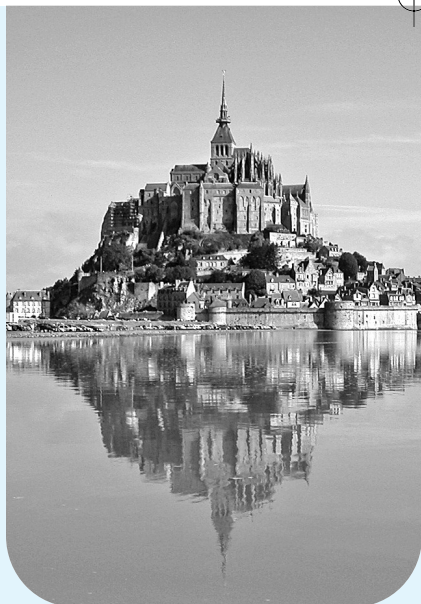
À Rome également, la Trinité des Monts recèle un nombre impres-

sionnant de chefs d'œuvre depuis la descente de croix de Daniele da Volterra jusqu'aux anamorphoses des grands couloirs du couvent. De nombreux pèlerins montent tout exprès les grandes marches de la piazza Di Spania pour venir prier devant la Mater Admirabilis. Voilà qui nous confirmerait dans notre mission de conduire par la beauté de nos sanctuaires jusqu'à la beauté incomparable qu'est chaque âme qui se laisse visiter par Dieu.

Vézelay

Il y a quinze ans, nous avons été invités à venir prier et animer la Basilique de Vézelay, bijou architectural en France. Vézelay, c'est plus qu'une petite commune de cinq cents habitants, plantée au sommet d'une colline, village pittoresque entouré par des remparts médiévaux au cœur de la Bourgogne. Vézelay, c'est une église séculaire d'une étonnante beauté qui accueille chaque année, une ville en itinérance de près d'un million de pèlerins, touristes et visiteurs.

Dès l'origine, la mission confiée aux frères et sœurs de Vézelay était de faire de ce lieu, avec la grâce de Dieu, un haut lieu non plus seulement touristique, mais aussi spirituel et liturgique, un centre de pèlerinage. Le travail à mi-temps des frères et sœurs consiste principalement à cet ac-



cueil, aux visites d'églises et à l'animation de pèlerinages et de sessions spirituelles sur l'art et la foi. Des stages d'icônes, de violon, de cithare, des colloques œcuméniques, des rencontres philosophie et foi sont également offertes.

Plusieurs frères et sœurs assurent un service de guidage dans la basilique. C'est pour eux un gagnepain, et il en faut, mais surtout un moyen de témoigner de leur foi. Grâce au trésor de beauté qu'est leur église, par la simple lecture des images, des volumes, des symboles qui l'habitent, ils témoignent auprès de ceux et celles qui les écoutent, que le Seigneur est chemin de lumière, de vérité et de vie. J'ai moi-même assisté à l'une de ces visites à Vézelay et je n'en revenais pas de tout ce qui avait pu être ainsi annoncé à des personnes pourtant probablement, dans la vie courante, al-

lergique à tout ce qui peut ressembler à de la catéchèse. Mais dans ce cadre de beauté, et comme d'évidence, en ce temps de détente pour eux, une véritable annonce du kérygme est ainsi donnée et accueillie.

Mont-Saint-Michel

Nous sommes aussi, depuis plus récemment, au Mont-Saint-Michel, bien connu des Canadiens. Voici comment l'évêque de l'abbaye normande explique son appel à nos Fraternités : « Vivre au Mont-Saint-Michel, c'est tout à la fois vivre en ville : les rues du Mont sont noires, ou plutôt multicolores de monde tous les mois de printemps, d'été et d'automne; et vivre au désert : l'hiver et le soir, quand les visiteurs ont quitté les lieux. Il fallait trouver une communauté religieuse contemplative qui envisage volontiers de vivre en pleine foule et de se consacrer à la prière et à l'accueil¹⁰. »

Au Mont-Saint-Michel, les frères et sœurs se sont associés à la préparation du 1300^{ème} anniversaire de l'Abbaye. Ils leur tenaient à cœur que sa dimension culturelle et de pèlerinage ait bien sa place.

Montréal

Le Sanctuaire du Saint-Sacrement que nous a confié le cardinal Jean-Claude Turcotte à Mont-

La Beauté sous toutes ses formes attire et par elle, il est possible d'annoncer Celui qui est le Sauveur du monde.



réal est également un haut lieu de beauté et de prière : premier sanctuaire d'adoration en Amérique du Nord, cette ancienne chapelle des Pères du Saint-Sacrement est l'une des églises classées de Montréal. De grands artistes y ont travaillé : Resther, Delfosse, Poirier, Renaud, Galli, Perdiau, avec un orgue Cassavant et une magnifique acoustique. L'harmonie et l'unité autour du thème de l'Eucharistie et du pain de vie sont remarquables et portent à la prière. Et bien sûr, le Seigneur, « le plus beau des enfants des hommes », est là, présent sur l'autel, et ce depuis plus de cent ans.

En plein cœur du Plateau, où nous côtoyons chaque jour les nombreux jeunes artistes montréalais, nous portons tous et toutes très fort le souci d'annoncer Jésus Christ aujourd'hui. Mais comment aller à eux, comment les rejoindre, alors que tout un monde refuse les formes classiques de témoignages? Comment, alors que tant sont divertis par les plaisirs, fascinés par les découvertes diverses et gavés de

biens de consommation? Et pourquoi ne pas considérer sérieusement la Beauté comme un moyen d'évangélisation? La Beauté sous toutes ses formes attire et par elle, il est possible d'annoncer Celui qui est le Sauveur du monde. Nous avons vite senti que de nombreuses routes de Beauté sont encore à explorer pour rejoindre l'homme et la femme d'aujourd'hui, assoiffés de sens, de vérité et de vraie vie.

C'est un peu avec cette intuition que nous avons accepté l'invitation de deux curés du Plateau, de lancer ensemble les Journées d'Arts Sacrés du Plateau. Il ne s'agit pas d'un grand festival, d'autres le font déjà et très bien. L'idée est la mise en commun des ressources de chacun pour rejoindre tous ceux et celles sur le Plateau sensibles à l'art et à la beauté. Successivement, des thèmes tels que *Le visage* ou *La ville* ont été déclinés à travers plusieurs expositions, concerts, spectacles ou conférences. Nous aimerions que ce rendez-vous annuel permette à des Montréalais qui peut-être ne seraient pas

rentrés dans une église, de faire une expérience de ce Dieu qui se révèle dans l'art sacré.

Voyant où Dieu nous a placés, nous ne pouvons que lui rendre grâce pour ces liturgies en ces lieux de beauté où tout appelle à la louange. Merci pour toutes ces conversions, ces guérisons, ces vocations que Dieu suscite avec tant de prodigalité, pour toutes ces rencontres de Dieu à travers les offices, l'adoration ou les vi-

POUR CONCLURE

En guise de conclusion, j'aimerais relire ces mots d'encouragement et de confirmation de notre charisme du Père Cantalamessa. Mieux que je ne pourrais le dire, ils expriment ce lien entre notre charisme et la beauté, ce don et cette mission que nous n'avons pas choisis mais que nous avons

reçus de Dieu pour son Église aujourd'hui :

« Chers frères et sœurs des Fraternités Monastiques de Jérusalem, votre mission est une mission exigeante mais de la plus grande importance : témoigner dans le monde d'aujourd'hui que la vie monastique, et la vie chrétienne en général, n'est pas d'abord un renoncement ou, pis encore, mépris à l'égard de ce monde, mais qu'elle est une annonce prophétique des cieux nouveaux et de la terre nouvelle « où habitera la justice » ... et la beauté! Une annonce de ce que le christianisme n'est pas la religion du « non » mais une religion du « oui » à la vraie joie, à la vraie beauté, au véritable amour¹¹. » ❖

** Sœur Josepha, fait partie de l'équipe de fondation des Fraternités monastiques de Jérusalem. À Montréal depuis 2004, elle est responsable de la formation de sa communauté.*

- 1 Française depuis 33 ans, je crains qu'il faille encore quelques années avant que je sois bien à l'aise avec la forme inclusive. Pardon par avance.
- 2 Livre de Vie de Jérusalem # 50. Le Livre de Vie est notre tracé spirituel, écrit par notre fondateur et encore actuel prieur général des frères : fr Pierre-Marie Delfieux.
- 3 « Théologie de la beauté », Olivier Clément, dans le Sources Vives : Seule reste la Beauté, page 33.
- 4 « Moine dans la ville », F. Pierre-Marie Delfieux, page 12.
- 5 Notes des premiers frères de Jérusalem
- 6 « Théologie de la beauté », Olivier Clément, dans le Sources Vives : Seule reste la Beauté, page 39.
- 7 Sur le plateau Mont-Royal, au Sanctuaire du Saint-Sacrement depuis le 25 septembre 2004. www.sdssm.org et cef.jerusalem.fr
- 8 Le statut de familier séculier est une forme d'oblature. Les familiers, familiaires vivent à l'extérieur de la communauté mais partagent la spiritualité et la liturgie. Ils et elles font des vœux privés renouvelables annuellement.
- 9 P. Raniero Cantalamessa, Postface de « Moine au cœur de la ville », Pierre-Marie Delfieux, Bayard 2003, page 305.
- 10 Article de Mgr Jacques Fihey, dans le Sources Vives : Seule reste la Beauté, page 166.
- 11 « Moine au cœur de la ville », Pierre-Marie Delfieux, Bayard 2003, Postface du P. Raniero Cantalamessa, page 306.

Jean-Noël André, communauté de Cluny *



CLUNY,

une spiritualité de la beauté

La
première expérience de beauté,
je l'ai vécue à sept ans en haute mon-
tagne. C'était à l'occasion d'une ascension en
famille dans les Alpes suisses. L'émerveillement
envahissait mon cœur, la grandeur des pics, la neige
sur les glaciers, le cristal de roche ramassé comme
un trésor, la corne de chevreuil laissée en
cadeau sur les pentes herbeuses... Autant
de richesses qui m'étaient offertes
en toute gratuité !

En juin 1978, il y a 30 ans, ingénieur fraîchement diplômé, je rencon-
traï une communauté de comédiens qui mystérieusement m'a rejoint
très profondément. De façon évidente je désirais me joindre à eux et
ainsi je me consacrai en donnant ma vie explicitement à Jésus dans
«Cluny». Je dis «Cluny» car dès sa fondation, l'œuvre a embrassé large,
la communauté est née par la suite pour se mettre au service de l'œu-
vre. Je me réjouis souvent en pensant à l'Église universelle, consti-
tuante du corps du Christ, sans frontières, car toute personne créée à
l'image de Dieu est frère et sœur du Christ. D'une façon analogue, je
dirai que toute personne qui est artisan de la beauté dans le monde
est « clunisienne » !

En 1980, notre fondateur, Olivier Fenoy, rencontra le pape Jean-Paul II à sa messe privée du matin et à la question du Saint-Père : « *Alors c'est toi le fondateur?* » Olivier lui répondit : « *Non, très Saint-Père, c'est Pie XII* et lui citant alors la phrase fondatrice écrite par Pie XII dans une lettre aux artistes : « *Le beau doit nous élever. La fonction de tout art consiste à briser l'espace étroit et angoissant du fini dans lequel est plongé l'homme tant qu'il vit ici-bas, pour ouvrir une sorte de fenêtre à son esprit qui tend vers l'infini. En face d'une culture sans espérance, faites donc sourire sur la terre, sur l'humanité, le reflet de la beauté et de la lumière divine et vous aurez, en aidant l'homme à aimer tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, grandement contribué à l'œuvre de la paix.* »

Quelle mission dans ces quelques mots! Tout un programme de vie pour qui se laisse toucher le cœur par ces mots de feu, des mots toujours d'une grande actualité ! Et pour Olivier commence ainsi une grande aventure de foi, un projet de vie que bien des personnes viendront encourager ou partager : l'art, la beauté au service de la mission. Ce projet il est aussi le mien. C'est une joie et une grâce de vous introduire dans ce que nous sommes et ce qui fait notre

vie en Église dans toute son originalité.

Communauté de Cluny **– qui sommes-nous?**

L'œuvre de Cluny, n'est pas d'abord un organisme, ni une communauté religieuse. Cluny rassemble ou mieux il fédère des personnes interpellées par la beauté. Certaines ont choisi de mettre tout en commun dans un engagement catholique et privé, de personne à personne, à l'exemple des premiers chrétiens; c'est ce que nous appelons la communauté. Elle est constituée de missionnaires consacrés à Marie, Notre-Dame de la Sainte-Espérance, fêtée dans l'Église le 23 octobre. D'autres, d'horizons culturels et religieux divers, interpellés par la beauté, sont partie prenante, partenaires ou engagés dans le congrès « Et si la beauté pouvait sauver le monde ? », sujet traité plus loin. D'autres encore s'engagent dans tel projet particulier, pour un temps.

Membres de la communauté, nous sommes des laïques consacrés, hommes et femmes, sans reconnaissance canonique de l'Église, et cela après avoir travaillé pendant plus de dix ans avec un canoniste de la Sainte-Rote. Il semble que l'Esprit nous demande d'avoir une présence au monde toute particulière;

nous essayons d'y être fidèles à travers nombre de tribulations mais aussi de grâces et d'une histoire sainte qui est un beau secret d'amour avec la cour céleste ! Marthe Robin, Padre Pio, Chiara Lubich, Dom Grammont du Bec Helloin et les moines bénédictins olivétains (consacrés à Marie) ont jalonné notre histoire de leurs encouragements. Aujourd'hui, chaque personne, homme ou femme qui s'engage dans les trois dimensions de la vie consacrée au sein de notre communauté, est oblat bénédictin olivétain. Notre lien procède d'une reconnaissance mutuelle; il est le moyen de vivre jusqu'au bout l'appel à la création pour révéler la beauté dans ce monde. Nous prions depuis l'origine selon la liturgie des heures dans l'esprit de l'oblature bénédictine.

Cluny et l'Art

Notre fondateur, Olivier Fenoy, est comédien. En 1963, il cherche à être vrai dans son art, « sujet » de l'acte qu'il pose et non « ob-



jet ». Dans cette quête, les mots du pape Pie XII dans sa lettre aux artistes citée plus haut, le saisissent. Quelques années plus tard, il est encouragé dans sa recherche par Marthe Robin qui le fait venir à Châteauneuf et lui dit : « Par votre art, il s'agit de répondre à Nietzsche. » Et comme il lui confie sa solitude, son manque de compagnons pour une telle aventure, sa pauvreté et sa difficulté à animer la petite association née au Quartier Latin, elle lui affirme : « Ne vous inquiétez pas, ceux qui sont appelés à vous rejoindre, vous les reconnaîtrez. »

Le nom « Cluny » est choisi naturellement au regard du quartier de Paris où, en 1964, commencent les premières rencontres. Olivier Fenoy et quelques amis comédiens se retrouvent alors régulièrement au café *Petit Cluny*, à l'angle du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain. Au fur et à mesure des années se développent des projets dans les domaines de la création artistique, de l'animation sociocultu-

Photos : C. de Cluny, Neuville

relle et de la formation. Les implantations et activités qui se sont pérennisées se sont depuis dotées de leurs propres structures juridiques appropriées : compagnie théâtrale, cabinets d'architecture, ateliers artistiques, entreprises, associations, etc.

Notre mission culturelle au coeur de la société nous amène à aborder les questions sociales, économiques ou politiques auxquelles nous sommes confrontés dans nos différents métiers (comédiens, architectes, animateurs, maçons, psychologues, photographes, infirmières, marionnettistes, et autres). Jean-Paul II nous est une source et une référence : « La culture est ce par quoi l'homme, en tant qu'homme, devient davantage homme, est davantage, accède davantage à l'être ¹. » Les enjeux de la mondialisation sont aussi ceux de la mosaïque de la famille humaine. Aussi, dans cette mission artistique et culturelle qui revient particulièrement aux laïques, dire que la beauté sauvera le monde signifie l'ouvrage de tout bâtisseur sur le chantier de l'humanité, du vivant.

Le théâtre, la scène, a toujours eu une place privilégiée dans notre agir et cela dans la perspective d'un engagement dans la cité, car par le théâtre nous dévoilons le sens du don; il s'agit de se po-

ser en tant que sujet, libre et créateur, dans tous les domaines de l'activité humaine. Nous tentons de mettre en œuvre une sorte de « spiritualité d'action » qui naît de la beauté. Vivants dans des réalités professionnelles et des pays divers (France, Chili, Liban, Belgique, Canada...) nos couleurs différentes se révèlent et en même temps se complètent, s'éclairent l'une l'autre jusqu'à vouloir composer une mosaïque. C'est ainsi que nous participons à un congrès international intitulé : *Et si la Beauté pouvait sauver le monde ?* qui réunit plusieurs centaines de personnes tous les deux ans. En congrès ou sur nos lieux de travail, nous découvrons que vivre la beauté nous engage dans la voie d'un renouveau de la société. Ce faisant, nous professons que la foi s'incarne dans la culture, pour éclairer toute activité humaine du dedans. Qu'en est-il précisément de ce congrès et de son histoire ?

Et si la Beauté pouvait sauver la monde ?

Ce titre évocateur du congrès porte en soi une interrogation et une mission. Le congrès naît au début des années '90 d'une rencontre entre Olivier Fenoy, et Umberto dell'Acqua, pédagogue, président de Pédagogie Globale, un organisme d'autoformation italien rassemblant des per-

sonnes œuvrant dans les différents champs de l'action sociale. Leur expérience respective, les questionnements partagés par les personnes avec qui ils travaillent, les défis et la complexité de l'époque actuelle sont autant d'éléments déclencheurs d'un tel projet. Cela les amène à imaginer un « espace » de rencontre ouvert où ceux et celles qui tentent, quelle que soit leur origine professionnelle, sociale ou culturelle, d'œuvrer par la beauté à bâtir un monde où la personne humaine puisse s'épanouir; un espace pour échanger, se renouveler et s'enrichir dans la diversité de leur domaine d'activité respectif, et par ce biais ouvrir de nouveaux champs anthropologiques à la beauté².

La première édition de ce congrès se tient en novembre 1993 à Dardilly (Rhône-France). Ce premier rendez-vous rassemble plus de 300 personnes venant de France, d'Italie, du Québec, du Chili, de Belgique et de Hongrie. Les thèmes abordés ? Art, éducation et formation, travail et entreprise, terre et monde rural, architecture et cadre de vie, communication, accueil et insertion, médecine et santé. Un second congrès se réunit de nouveau à Dardilly en mai 1996, sur le thème : « *Tous les hommes sont artistes* ». La troisième édition se tient à l'université de Louvain la Neuve en Belgique, en mai 1998,

sur le thème « *Pour une société de gratuité* ». C'est alors au tour de la Hongrie, lors du millénaire de leur pays, d'accueillir le congrès en 2000 à Zebegeny, un village situé dans la boucle du Danube; le thème choisi est « *La mosaïque humaine est notre chance* ». Ces congrès sont des temps d'ouverture, de découvertes d'autres horizons culturels, des temps d'ensemencement. Puis en 2002, un nouveau congrès se tient en France à Cluny (Saône et Loire) sur le thème « *La beauté, chemin d'humanité* ». Cette édition permet d'approfondir les fondements sur lesquels repose le congrès.

En 2004, la préparation d'une nouvelle édition est engagée à Lomé au Togo, à l'invitation d'une association culturelle togolaise. La distance géographique et culturelle met en évidence le besoin d'approfondir les partenariats entre les différents participants et parvenir à une collaboration pluriculturelle féconde. En 2005, des tables rondes sont organisées dans ce sens avec des personnes qui souhaitent s'engager plus avant dans le congrès. Ces rencontres sont à l'origine du congrès de mai 2007 qui s'est tenu à Valmeinier en Savoie, sur le thème « *Habiter avec soi-même, habiter une terre, habiter la terre* ». En 2010, l'Italie devrait accueillir cet événement, puis, en 2012, le congrès « *Et si la Beauté pouvait*

sauver le monde » se vivra en Amérique du Nord.

Pour accueillir ce congrès international, nous voulons nous préparer en organisant un rassemblement nord-américain en 2009. Celui-ci est à l'image des peuples qui habitent ce continent. Ils sont marqués par un brassage de population qui engendre un besoin presque existentiel pour la rencontre, même si c'est un lieu de friction qui fait mal parfois. Ce congrès nord-américain de 2009, rassemblera une centaine de participants, des personnes qui elles-mêmes portent ou représentent une réalité professionnelle, artistique, culturelle ... Cela nous dépasse bien sûr, mais l'essentiel est dans le cercle sacré de la vie. Nous sommes porteurs et artisans de cette révolution de la beauté dont le monde a besoin.

Les implantations permanentes

Outre les congrès mentionnés, divers lieux dans le monde accueillent de façon permanente la communauté de Cluny. Chacun a son originalité et la mission y prend une couleur particulière selon le contexte, pour y vivre notre spiritualité de la beauté, cette beauté don de Dieu pour l'humanité.

Machy en France, le Théâtre de l'Arc en Ciel est née en 1963 au

coeur de Paris, la troupe a éprouvé le besoin, après plusieurs années, d'enraciner et de nourrir son travail de création dans un lieu à la campagne, afin de se mettre au rythme profond des hommes et des femmes et de mieux entendre le cri du monde.

Pâlis en France, Maison Mère, terre de la Sainte-Espérance, point de communion du congrès et aussi de l'Association Art & Éducation : Comment l'éducation doit-elle se transformer pour devenir éducation à la joie, à l'espérance, à la compréhension mutuelle, à l'échelle de la cité et à celle de la planète ? L'art joue ici un rôle essentiel mais tout à fait méconnu.

Paris en France, l'Association Fra Angelico fait vivre à des adultes, grâce au langage théâtral, une qualité de relation et une ouverture à la place de la culture dans nos sociétés, surtout quand celle-ci promeut des valeurs de dignité de la personne humaine et de rencontre entre les peuples.

Vézelay en France, la Maison du Visiteur offre des clés pour découvrir Vézelay et sa basilique. Pour faire émerger ce «sens» inscrit dans l'espace et les reliefs de la pierre, chacun a besoin de guide, de clefs. Regarder ne va pas de soi : nous avons sans cesse besoin d'apprendre à voir



et à apercevoir au-delà des formes.

Les Forges de Perreuil en France sont nées en 1981 d'une aventure artistique et culturelle. Aujourd'hui une équipe d'animateurs, artistes, scénographe, ingénieur, décorateurs, constructeurs, régisseurs... pratiquent ensemble l'art de la scénographie; elle répond au besoin de tout humain de manifester ce qui l'anime, d'exprimer une véritable parole, par l'espace, l'image, le décor, le son, la lumière, la matière ...pour faire rêver, faire voir, faire vivre.

Chatressac en France, l'Atelier d'Architecture et d'Urbanisme réunit des personnes de métiers et de compétences diverses, architectes, urbanistes, artisans,

animateurs, techniciens, ayant choisi de travailler ensemble pour l'aménagement d'un cadre de vie qui prenne en compte la personne humaine dans toutes les dimensions de sa vie.

Santiago au Chili, Centre culturel où le travail culturel que nous engageons tente de répondre à un besoin d'espaces de création communs pour des personnes de divers milieux socioculturels. Si le langage symbolique facilite l'expression des profondeurs, il permet aussi de vivre des rencontres authentiques. Nous avons choisi de privilégier le langage scénique.

Grenoble en France, le Café des Arts, un lieu culturel de rencontres et d'expressions artistiques. Nous croyons avec Mikis Theo-

dorakis que « la culture vivante touche aux fondements même de l'existence. Elle illumine d'un coup notre monde intérieur et notre personne se révèle à elle-même. Elle nous réconcilie avec notre semblable ».

Toulouse en France, l'association Domino, Art et Santé, a comme objectif de révéler à toute personne qu'elle est créatrice, que sa vie a un sens, qu'elle a une place dans la société, quelle que soit sa situation. Il permet de reconnaître que le handicap, la maladie, la fragilité est une particularité parmi d'autres dans la mosaïque humaine et peut être source d'enrichissement.

Le Vieux Couvent de Neuville au Québec, abrite le centre Espace Art Nature. Espace de rencontre et de réconciliation, art et nature s'y rencontrent par une expérience culturelle dans les grands espaces naturels ou dans les espaces plus intérieurs. Ce qui est proposé à chaque fois, c'est de découvrir un espace de liberté pour la re-création de la vie !

Cluny en Amérique du Nord

Nous sommes arrivés à Québec en 1982 à cause d'un coup de téléphone ! Mû par l'Esprit Saint comme à son ordinaire, frère Daniel-Ange nous avait appelés à venir témoigner de la Sainte

Espérance au cœur du monde urbain. À travers la chanson et la poésie, il s'agissait de tenter d'y rejoindre une jeunesse sans boussole, marquée par une forte quête d'identité culturelle francophone.

Débarquant sur place, nous avons été surpris par l'urbanisme délirant de Montréal, avec ses ponts et autres toboggans autoroutiers en pleine ville! Nous avons découvert Québec, cœur de la Province, peuple de pionniers. Enfin, nous avons eu la forte intuition de devoir aller à la rencontre des Amérindiens, ces premiers habitants, parqués en réserves et niés dans leur culture. Nous avons commencé à faire nôtres toutes ces déchirures auxquelles il nous faut aujourd'hui ajouter celle des immigrants déracinés, à l'image du Christ douloureux de Henri Charlier à l'Oratoire Saint-Joseph.

Aujourd'hui, nous sommes quatre permanents, habitant Neuville près de Québec, dans un ancien couvent construit en 1716 par les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, sur le chemin du Roy. C'est une maison ancienne, grande et chaleureuse qui a su garder le charme de ses vieilles années. Notre mission consiste à créer, à établir des espaces de rencontre et de réconciliation pour soi-même, pour les Amérindiens et les Blancs, pour les francophones et anglophones de

diverses origines et cultures, entre la ville et la nature, certains que toute personne a soif d'une vie de beauté et de gratuité.

Cela se traduit par un axe stratégique qui se greffe sur la mise en œuvre du congrès *Et si la Beauté pouvait sauver le monde*, en interpellant ceux et celles qui œuvrent dans cette direction. Plusieurs fois dans l'année un groupe de personnes se retrouvent pour animer ce « congrès permanent » et en être la cheville ouvrière.

Nous l'appelons le « groupe beauté » ! Cela se traduit aussi par une alliance avec des organismes comme Initiatives et Changement qui a organisé un colloque ayant pour thème, « Pour une rencontre de communautés », tenu sur les plaines d'Abraham sous la présidence de Jacques Lacoursière (2008).

Depuis 1985, nous œuvrons aussi nous-mêmes directement, à des actions culturelles et artistiques. *Parmi ces activités*, je cite :

- ✧ réalisation d'un film, moyen métrage avec des jeunes de plusieurs communautés d'Amérindiens, de Québécois et de Français « L'avenir de l'homme dans les yeux d'un enfant » - espace de rencontre interculturelle qui a fait dire à une enseignante : « Ce film est tellement beau que les gens qui l'ont fait doivent être beaux ! »
- ✧ création et animation d'un *Café des Arts* - lieu d'expression de la poésie et de la chanson, espace ouvert à l'enrichissement mutuel;
- ✧ réalisation *Des Mystères de Québec*, spectacle populaire avec 300 personnes de Québec - espace de création et de don;
- ✧ fondation d'une compagnie de marionnettes en cours;
- ✧ tournée en milieu scolaire dans le cadre du Jubilé de François de Laval, *un homme d'audace* pour les fêtes du 400^{ième} de la ville de Québec;
- ✧ création du *Shaputuan*, vaste tente de la rencontre dans la langue des Montagnais, où nous proposons une animation artistique et historique, lieu de rencontre et de réconciliation entre Blancs et Amérindiens, qui commence par une marche en forêt;
- ✧ les *Fêtes historiques de Neuville*, grande fête populaire avec une messe d'antan, un grand défilé et un pique-nique communautaire;

rencontre des générations, des cultures, des résidents de Neuville et des gens de l'extérieur; rencontre avec l'Histoire et avec les Premières Nations.

Dans notre programme Espace Nature, nous offrons diverses activités au sein de la nature selon les saisons : initiation au collage de lièvre l'hiver avec des enfants, des services comme accompagnateur et guide pour du ski de fond, du canot, ou tout autre moyen de vivre un temps d'immersion et de contemplation en nature sauvage. Ces activités sont autant pour des jeunes que pour des adultes ou des touristes qui rêvent de découvrir ce pays et ces vastes espaces d'une autre façon³.

Partage personnel

J'aimerais donner un témoignage très particulier pour exprimer le chemin que je poursuis pour être sous le regard de Dieu par le langage de la beauté et qui me rend si proche de François d'Assise dans sa spiritualité de fraternisation avec la création.

Au Québec, les montagnes se traduisent en immensités horizontales dans une nature « originelle ». Lorsque je pars en ski de fond sur le grand fleuve Saint-Laurent, en partie gelé, une émotion forte m'envahit à chaque fois devant l'infini de l'espace qui me saisit à tel point que, tout petit,

je deviens immense, je deviens le fleuve.

Cette aptitude à m'émerveiller et à jouir des bienfaits de la nature, qui n'exclut pas une part d'efforts pour y accéder, m'a toujours habité. Plus tard, j'ai appris à prendre conscience que la nature est plus qu'un lieu de récréation, elle est aussi un espace de re-création. Cette sensation d'être petit dans l'immensité, d'être partie prenante d'une réalité qui me dépasse et m'inclut comme acteur, s'est révélée être pour moi un lieu privilégié de création.

La nature est devenue ma maison, et exercer un *dominium* (*domus*, qui a donné *dominus* signifie la maison en latin; le mot écologie vient de « *oikos* », la maison en grec) sur la terre, petite parcelle de l'univers, c'est l'habiter, la cultiver, la respecter et en vivre ses secrets. Le minéral m'introduit dans la mémoire, celle qui se mesure de façon cosmique en millions d'années. Les Amérindiens disent que les roches sont des grands-pères car elles sont les gardiennes du passé; « je suis une poussière d'étoile ». Le végétal m'enseigne la vie qui veut vivre, la vie plus forte que la mort. Une perpé-

tuelle résurrection se manifeste au rythme des saisons. L'animal me montre sa capacité prodigieuse à s'adapter aux milieux naturels afin de répondre à ses besoins essentiels et de perpétuer sa race. La sélection naturelle amènera les plus forts à survivre et à se régénérer. Il est étonnant de constater à quel point la mort est présente dans la nature et pourtant elle est signe de revitalisation et de renaissance. La grande forêt canadienne connaît chaque été des incendies grandioses, causés surtout par la foudre, qui dévastent des centaines de milliers d'hectares et... fait surprenant, la forêt se régénère ainsi ! C'est le cycle naturel de la vie et de la mort et la vie demeure plus têtue que jamais.

Et l'être humain qui dit-on est le seul vivant à être conscient de sa propre mort, se situe-t-il dans ou au-dessus de la nature ? Comment peut-il répondre à ses angoisses existentielles et se réconcilier avec lui-même, avec ses morts intérieures, avec ses semblables ? Je sais d'expérience que les sources de vie qui génèrent la nature sont cosmiques. En fraternisant avec la nature, je peux puiser l'eau vive qui fait de moi un vivant parmi tous les vivants, un créateur capable d'inventer ma vie.

Finalement, la récréation et la re-création se rejoignent dans un

acte intérieur qui transforme mon regard sur moi-même, sur les autres et sur mon environnement. Je suis acteur sur la grande scène de l'univers.

En conclusion

À Neuville, comme dans les autres lieux où la communauté de Cluny est présente, une spiritualité de la beauté nous anime. Elle prend sa source en ce Dieu qui nous appelle à le révéler par des chemins souvent inédits. Encore aujourd'hui, le message de Pie XII aux artistes demeure toujours d'actualité pour qu'à travers le beau, nous puissions apporter à notre société un message d'espérance et contribuer à bâtir un monde de paix. ❖

** Jean-Noël André est né à Paris en 1954, après des études classiques et un diplôme d'ingénieur il demande un statut d'objecteur de conscience. En 1978, il s'engage dans Cluny et contribue à fonder un centre d'accueil en milieu rural et une entreprise de formation et d'insertion pour jeunes en difficulté. Il est co-fondateur de Cluny au Québec depuis 1985. De nationalité canadienne depuis 13 ans, il est « pôle d'unité » de la communauté.*

1 Discours de Jean-Paul II à l'UNESCO, 2 juin 1980 – discours historique sur la culture – l'homme et la culture - disponible sur Internet.

2 Site du Congrès
www.congres-beauté.org

3 Site du Congrès – lien - Espace Art Nature - www.espaceartnature.com

Pierre Charland. o.f.m. *



La poésie comme expérience de rencontre

Témoignage d'un poète franciscain

Il y a une dizaine d'années, j'amorçais des études supérieures de théologie à Strasbourg, en France. Ces années furent riches de découvertes et de remises en question. Elles m'ont non seulement permis de mener à terme un passionnant parcours d'études à la frontière de la théologie biblique et de la psychanalyse, mais aussi de découvrir la poésie comme chemin de vie et de liberté. Je m'explique.

Après dix ans de vie religieuse, j'ai entrepris en 1999 des études doctorales dans le cadre d'un programme conjoint entre les universités de Montréal et de Strasbourg. Or, à cette étape de mon cheminement de vie, j'étais non seulement mûr pour entre-

prendre cette démarche d'études qui allait m'ouvrir de nouveaux champs d'intérêt, éprouver mon courage et ma détermination et affermir ma foi, mais j'étais aussi mûr pour une relecture de l'ensemble de mon parcours de vie et une réappropriation de mon engagement franciscain. C'est à ce point précis de mon histoire que la poésie a fait irruption dans ma vie.

Au moment même où j'éprouvais de sérieux déchirements intérieurs, où j'étais aux prises avec des sentiments de solitude et d'insécurité associés au dépaysement et aux défis d'adaptation qu'entraîne la vie dans un milieu nouveau, au sein d'une culture nouvelle, j'ai ressenti un appel

intérieur à me tourner vers la poésie pour tenter de mieux nommer les émotions et les questions qui m'habitaient. Depuis mon arrivée en France, j'avais pris l'habitude de noter des réflexions, de courts refrains, des bouts de phrases et des poèmes dans un calepin. Or, au bout d'un an, je me suis rendu compte que j'avais accumulé suffisamment de textes pour composer un recueil de poésie. Je me suis d'abord risqué à envoyer quelques-uns de ces textes à des revues littéraires françaises et belges et - à ma grande surprise - la réception fut bonne. Les textes étaient souvent publiés. Au bout de deux ans, je recevais une lettre d'un éditeur local de la région de l'Oise, m'annonçant qu'il s'engageait à publier un premier recueil de mes textes, sous le titre *Les ponts de joie*¹. C'est ainsi que la poésie a fait son nid dans ma vie comme alliée, comme compagne discrète et généreuse. Ensuite, au fil des ans, je l'ai progressivement découverte comme amie fidèle...

Avec le recul, je prends conscience que ces années passées à l'étranger ont servi de déclencheur, me permettant d'approfondir ma relation à moi-même, à mes sœurs et frères humains et à Dieu et de creuser ma trajectoire spirituelle. Parallèlement, je découvrais la poésie comme chemin de liberté.

Poésie et souffrance

Depuis l'adolescence j'avais souvent eu recours à l'écriture pour exprimer ma joie ou ventiler ma tristesse, mais ce que j'ai découvert il y a dix ans était d'un tout autre ordre. À cette étape, la poésie devenait un lieu d'exploration spirituelle, et portait avec elle l'impératif de communiquer la couleur et la saveur de l'élan de vie et de la soif de vérité qui m'habitent.

La vie m'a aussi donné de découvrir à quel point les expériences de souffrance marquent nos trajectoires humaines. Je me permets d'en donner ici un exemple.

À la fin 2002, à mon retour au Canada, une épreuve familiale allait confirmer l'importance de la nouvelle alliance que j'avais signée avec la poésie. En septembre de cette année-là, mon père recevait le diagnostic d'une tumeur cancéreuse au cerveau : inopérable et intraitable. Je l'accompagnai donc à travers toute une série de tests, d'hospitalisations et de séances de radiothérapie. À chaque étape de la maladie, les nouvelles étaient décevantes. Rien ne pouvait arrêter le cours de la maladie. En février 2003, quand il arriva au terme de sa vie sur terre, il était complètement paralysé et avait perdu l'usage de la parole. Les six mois que j'ai passés à partager le quo-

tidien d'un homme – mon père – en constante perte d'autonomie, confronté à la souffrance et à une mort imminente, furent éprouvants par bien des aspects. Il est difficile de côtoyer la souffrance de nos proches, et de ne rien pouvoir faire pour y remédier.

C'est donc vers la prière et la poésie que je me suis tourné dans ces moments difficiles. J'ai pris l'habitude de noter en poèmes mes sentiments, mes réflexions et mes prières, au fil des jours passés auprès de mon père malade. Cet exercice a notamment donné lieu à un recueil intitulé *Tes derniers jours*, qui relate en chronique le regard intérieur que j'ai porté sur les 17 derniers jours de sa vie.

De retour auprès de ma communauté franciscaine, après cette expérience d'accompagnement riche mais difficile, j'ai entrepris un travail au Centre de santé et de services sociaux d'Argenteuil, dans les Basses Laurentides, à titre d'intervenant en soins spirituels. J'y ai travaillé auprès de malades chroniques et de personnes arrivées à l'étape de la fin de vie. Encore ici, la poésie m'a aidé à explorer le sens profond de ce travail, et à creuser des voies de spiritualité.

L'accompagnement de mon père malade ainsi que le travail d'in-

tervention spirituelle en milieu de santé au CSSS d'Argenteuil ont inspiré la série de poèmes qui composent *Les saisons d'un passage*, un récent recueil publié chez l'éditeur Anne Sigier², ainsi qu'à un spectacle/soirée de poésie – *Espace spirituel* – déjà présenté à Montréal et à Sherbrooke, où je livre des textes choisis de ce recueil avec le soutien musical d'un groupe d'instrumentistes d'inspiration médiévale.

Les poèmes qui composent *Les saisons d'un passage* témoignent, me semble-t-il, du fait que quand on côtoie de grands malades, les questions du sens d'un parcours de vie se posent avec une clarté étonnante. Il y a là un paradoxe lié aux expériences de souffrance. Rainer Maria Rilke écrit, dans ses *Lettres à un jeune poète* : « Tenons-nous-en au difficile. Tout ce qui vit s'y tient. » Je crois qu'il a raison de donner ce conseil aux poètes, car c'est à partir d'une attention aux périodes d'épreuves, peut-être plus encore qu'aux moments de joie, que l'être humain arrive à toucher aux fondements de son être.

Paradoxalement, le passage *de l'abîme à la lumière* revient constamment dans mes textes. Je ne peux me défaire d'images évocatrices d'une traversée qui ouvre à ce qu'il y a de plus grand, de plus lumineux, de plus fluide

en l'être humain. C'est pourquoi, dans mon deuxième recueil intitulé *Fleuves*³, je suis parti de l'image de la débâcle du fleuve au printemps. En fait, il y a là pour moi une image de l'essence du combat de la vie. Il me semble qu'au plus profond des consciences se livre un combat – souvent souterrain et silencieux – et que cette lutte avec soi-même vise l'atteinte de plus de vérité, plus de liberté. C'est un chemin qui mène de l'immobilité ou de la dispersion, à l'accueil de l'Autre. Pour parler de ce passage, j'aime employer des symboliques simples et vitales : images de fluidité, de libération, d'ouverture.

Une sensibilité franciscaine à découvert

Je savais depuis longtemps que François d'Assise – le fondateur de l'Ordre religieux dans lequel j'ai choisi de m'engager à 26 ans – est considéré comme l'un des premiers poètes de l'Occident chrétien. Son *Cantique du soleil*, écrit en 1225 alors qu'il était malade et aveugle, témoigne d'une sensibilité spirituelle remarquable et d'une communion à chacun des éléments de la création. En voici un extrait :

**« Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour sœur eau,
qui est très utile et humble,
et précieuse et chaste.
Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour frère feu,
par lequel tu illumines la nuit,
il est beau et joyeux,
et robuste et fort... »**

Ce que je ne savais pas, et que j'ai découvert lors de mon séjour en France, c'est que l'Ordre des frères mineurs – la communauté des disciples de François d'Assise – s'est implanté dans le monde francophone grâce à un poète. En 1217, du vivant de saint François, le frère Pacifique a fondé, avec quelques compagnons, la fraternité franciscaine de La Cordelle, dans la petite ville de Vézelay en Bourgogne. Or, ce frère Pacifique était poète. C'est donc dire que la vie franciscaine en terre francophone a été marquée, dès ses origines, par l'âme et l'esprit de deux poètes : frère François d'Assise et frère Pacifique de la Marche. Il n'est donc pas étonnant que la spiritualité des frères mineurs en soit une qui fasse large place aux troubadours, aux écrivains, à la poésie, à la musique et aux quêtes mystiques et artistiques sous toutes leurs formes.

La quête de l'Autre

Lorsque je m'assois devant l'ordinateur ou la table de travail, je ne me fixe pas l'objectif d'écrire des *textes spirituels*. Mon expérience de la poésie s'appuie sur une écoute intérieure des élans de vie et de la quête de vérité qui m'habite, et prend simplement racine dans ce qu'il y a de plus humain : la recherche de bonheur et d'authenticité, les relations interpersonnelles, la prière. En fait, si j'y regarde de plus près,

je m'aperçois qu'il est peut-être avant tout question de *désir*. C'est dire que ma poésie ne prétend pas combler le manque inhérent à mon expérience de vie, ou encore même l'apaiser. Bien au contraire, les mots de mes poèmes visent à donner au manque sa plus grande dimension, à lui accorder toute la place! Au cœur des failles de mon être se révèlent une Présence, un chant, auxquels je souhaite rendre hommage par mes poèmes.

À mon avis, l'expérience religieuse n'a de sens que dans la mesure où elle entre en dialogue avec le désir qui habite l'être humain et l'ouvre à l'inscription symbolique, pour ensuite conduire à la vie dans ce qu'elle offre de plus libre, de plus grand. Selon moi, pour ainsi ouvrir à la vie, la religion doit être nourrie par le désir. Je suis convaincu que l'expérience religieuse authentique nous révèle à nous-mêmes et aplanit les voies de la rencontre de l'autre. Par ailleurs, l'écriture est aussi « effort » pour saisir le soi et l'autre, parce qu'on n'atteint jamais vraiment la transparence que l'on vise, que ce soit dans les relations ou dans le travail d'écriture du poète. En poésie mystique, c'est ce dont on est séparé qui fait cheminer vers l'objet du désir, vers l'inatteignable. Les mots du poète expriment la souffrance d'une séparation,

Photo : Michel Archambault

et ouvrent ainsi à la rencontre d'un Amour plus grand que soi, plus grand que l'autre.

En ce sens, je crois que l'expérience mystique va de pair avec l'ancrage humain le plus fondamental. L'un renvoie naturellement à l'autre. De nombreux anthropologues et historiens des religions – Mircéa Éliade par exemple – ont bien démontré le lien vital qui existe entre la mystique et des pulsions de vie très saines. Je me méfie d'une mystique qui éloigne de l'humain.

Les questionnements que portent mes poèmes tournent tout naturellement autour de thématiques liées aux relations interpersonnelles, au sens profond de la vie et à l'ouverture à l'Autre. En fait, cette question de la quête de l'Autre hante tout ce que j'écris. Il y a là comme un fil invisible qui réunit mes poèmes. Selon mon expérience, Dieu est blotti au cœur du quotidien et se révèle comme expérience d'amour fidèle, mais Il est aussi fulgurant et imprévisible. Le Dieu le plus bouleversant qu'il m'ait été donné de découvrir est discret, petit et caché. Il étonne et se présente là où je l'attends le moins. C'est un peu le *Très-Bas*⁴ de Christian Bobin.

Il me semble que l'on fait erreur lorsqu'on cherche Dieu dans le ciel. C'est d'abord par le biais des relations qu'Il se révèle. En ce

sens, dans un contexte comme celui de la postmodernité froide et déstructurée que nous connaissons, il est important de préciser que le Dieu de la foi chrétienne n'est pas uniquement étonnement et rupture, Il est aussi sécurité et paix. Toutes ces dimensions sont vivantes en nous et font partie de notre héritage. En fait, je crois qu'il n'y a pas plus humain que Dieu. N'est-ce pas là l'essence du message de Jésus?

Pour tendre vers le «vrai», nous avons avantage à ouvrir le cœur, les oreilles, les voies de la rencontre, et nous nous découvrons alors une grande perméabilité au divin et une authentique capacité d'accueil de l'autre. C'est le pari que je fais, et c'est l'expérience dont témoigne ma poésie.

J'aimerais aussi, par mon parcours d'écriture, creuser le sillon d'une expérience spirituelle qui s'alimente à la joie de créer. En ce sens, je crois que l'être humain éveillé à sa grandeur et à sa dignité peut être comparé à un vitrail qui laisse filtrer la lumière. À mon avis, c'est à ce niveau que se trouve la vraie beauté. Cette façon d'aborder la création artistique ou littéraire est aussi ancienne que le monde, et elle résume en quelque sorte le sens que je donne aujourd'hui à mon travail d'écriture. Selon mon expérience, ce sens de l'esthétique

est apparenté à une forme de prière, de révélation divine. Je crois qu'il y a une forme de révélation qui devient accessible lorsque l'on crée. J'aime beaucoup le vers où René Char affirme que « le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir ». Pour que cela soit vrai, il y a une transparence et un consentement au manque qui s'imposent. Il y a un vitrail fragile qui est à protéger, à éclairer, à mettre en valeur, en poésie comme dans toute forme d'art.

Ma vie religieuse aujourd'hui

L'expérience spirituelle franciscaine suppose une distance par rapport à toute manipulation, toute discrimination et tout dogmatisme, pour ouvrir au grand fleuve de vie qui sort continuellement de l'activité créatrice de Dieu. L'héritage de François d'Assise invite ainsi à refuser les comportements abusifs liés, par exemple, à des patterns d'hyperconsommation, à une mentalité de domination ou de compétition à outrance, ou encore à l'indifférence par rapport au monde créé.

Aussi, le choix de la vie religieuse franciscaine va de pair avec un certain détachement des possessions mondaines et des satisfactions de la chair, une distance par rapport aux attentes de reconnaissance et de gloire, et aussi avec l'acquiescement à une

remise en question des acquis. Quitter le volontarisme et s'engager sur la voie de la recherche d'un équilibre et d'une épuration du désir font partie de l'expérience chrétienne. Les dernières années m'ont enseigné qu'entrer dans une telle logique – à la suite de Jésus – c'est découvrir des liens qui sont d'une heureuse sobriété d'apparat et d'une grande richesse d'humanité. De plus, en favorisant l'entrée dans une telle dynamique, la vie religieuse franciscaine dispose à l'écriture.

J'ai ainsi découvert que la vérité va bien au-delà de l'adhésion au dire vrai et le refus du dire faux. Elle est aussi enracinement dans le réel et écoute de ce qui s'y exprime. Cela passe par les gestes, par les regards, par les options de vie. Le guide et l'objectif sur ce chemin sont l'amour qui appelle et qui ouvre toujours à une remise en question, à une redéfinition de soi et de l'autre. C'est la dynamique qui m'inspire lorsque j'écris. La quête de vérité passe autant par des choix quotidiens que par les mots du poème, et elle convie à un effort de parole et de réexamen de concepts religieux hérités de la tradition.

À l'automne 2003, 2005 et 2008, j'ai eu la chance de participer au Festival international de la poésie de Trois-Rivières à titre de poète invité. Lors de ce festival,

des poètes de divers pays et de diverses provenances sont rassemblés en un même lieu et chacun, chacune lit une sélection de textes devant un public réuni pour l'occasion. Dans ces lieux, je suis habituellement présenté aux adeptes et aux confrères poètes comme « franciscain, poète et théologien ». Or, j'ai plusieurs fois constaté que cette triple identité est bien accueillie du public et des autres poètes. On vient souvent me voir après les lectures, pour me partager une intuition de foi, un parcours spirituel, une lecture inspirante, ou pour commenter l'un de mes textes. Je suis aussi heureux des échanges qui adviennent avec d'autres poètes – parfois agnostiques ou athées – et avec lesquels je découvre des terrains communs.

C'est dire que la poésie a assurément un rôle à jouer sur la voie

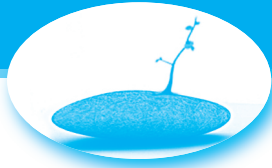
d'une rencontre entre l'expérience spirituelle et la société postmoderne en quête de sens. Peut-être sommes-nous arrivés à une époque charnière, où le rapport au religieux demande de nouveaux fondements intiment liés à l'expérience spirituelle et faisant appel au don de ce que nous sommes – chacun et chacune – au plus intime de notre être. Dans un tel contexte, l'Esprit pourrait bien nous appeler à des paroles courageuses, accueillantes et libres, dont nous devenons porteurs et qui nous portent, sur le chemin de la rencontre d'une Altérité bouleversante et toujours nouvelle. Je vous laisse sur ces mots du grand poète québécois Hector de Saint-Denys-Garneau qui invitait déjà, en 1937, à partager la blessure de l'amour indicible qui nous appelle au plus profond du cœur, et qui demande à se communiquer :

*Quant à toi dépasse la tour,
Allonge la main au faite de la tour
Et fais signe à ceux qui n'ont pas de vue au-dedans.*

*Fais ce silence et parle ces signes
Afin qu'on sache qu'il est des choses dans la tour
Que là-dedans vit quelque chose qu'on ne voit pas
Mais existe, une perle précieuse⁵.*

* Pierre Charland est franciscain, poète et théologien. Chargé de cours à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal, ses champs de spécialisation incluent l'accompagnement spirituel en milieu de santé, le dialogue entre les religions, et l'analyse de courants spirituels contemporains.

- 1 CHARLAND, Pierre, *Les ponts de joie*, Rouville, Les Adex, 2002.
- 2 CHARLAND, Pierre, *Les saisons d'un passage*, Québec, Anne Sigier, 2007.
- 3 CHARLAND, Pierre, *Fleuves*, Rouville, Les Adex, 2004.
- 4 BOBIN, Christian, *Le Très-Bas*, Paris, Gallimard, 1992.
- 5 SAINT-DENYS-GARNEAU, Hector de, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, 1937.



Groupe « Cailloux »

Le Groupe « Cailloux » est formé de cinq jeunes religieux et religieuses de 40 ans et moins, membres de communautés religieuses : nouvelle, contemplative, semi-contemplative ou apostolique. **Leur objectif** : contribuer à construire l'Église et l'humanité ainsi qu'à alimenter ensemble, chacun, chacune avec sa couleur et son charisme, le renouveau de la Vie religieuse, à partir de son propre vécu, avec ses passages et ses expériences « étoilées ».



Ginette Génereux, r.m.*

L'ICÔNE, une fenêtre sur l'invisible

*Ce que la Parole dit,
ce que la liturgie célèbre,
l'icône le montre silencieusement.*

Le VII^e Concile œcuménique de Nicée, en 787, affirme que l'icône joue le même rôle que l'Écriture. Elle a la même signification liturgique, éducative et dogmatique. L'icône atteste au monde l'image de l'homme transfiguré à l'image même de Dieu.

Depuis l'Incarnation du Christ, l'art sous toutes ses formes a toujours cherché à le représenter. Que ce soit par la mosaïque, la sculpture, la peinture, l'iconographie, la poésie, la musique ou le théâtre. Ces représentations tendent à exprimer quelque chose de la personne du Christ, elles cherchent à rendre visible son Mystère.

L'icône est l'une de ces fenêtres qui ouvrent sur l'univers de l'invisible. Progressivement, elle conduit vers ce monde où tout est transfiguré par la lumière éblouissante de la Résurrection. C'est pourquoi l'icône, par l'or et les dernières lignes blanches, est lumineuse. Elle

part toujours de couleurs foncées, symboliques des ténèbres et du péché, pour monter graduellement vers la lumière avec des éclaircies de plus en plus claires. Ceci exprime la transformation progressive opérée par l'œuvre de l'Esprit Saint chez le personnage représenté. Quant au Christ, nous savons qu'il a pris sur lui tous nos péchés pour nous réconcilier avec le Père (Rm 5,10).

Formation et découverte de mon don

En janvier 2001, lorsque je suis entrée chez les Recluses Missionnaires comme postulante, jamais je n'aurais pu imaginer qu'un mois plus tard je serais initiée à l'art iconographique. C'est grâce à ma maîtresse de formation, iconographe par surcroît, que j'ai découvert ce trésor d'Église.

Ma plus grande surprise a été de constater que j'avais du talent. N'ayant jamais fait de peinture, je n'avais aucune notion de base. Mais en constatant les résultats positifs de mes premiers essais, j'ai été forcé d'admettre que Dieu avait mis en moi cette capacité.

J'en conclus qu'il y a des talents cachés en chaque personne et que parfois, il faut creuser pour les trouver. Les talents sont comme des nappes d'eau souterraines; il faut sonder jusqu'à ce qu'on trouve. Par ailleurs, il faut aussi des personnes perspicaces qui savent reconnaître nos possibilités inexplorées et nous donnent les moyens de les développer.

L'icône fait cheminer dans la foi

La première personne façonnée par l'icône est celle-là même qui l'écrit. Bien que ce soit moi qui la réalise, c'est d'abord l'icône qui me travaille. Étant maintenant plus à l'aise avec la technique, j'entre davantage en relation avec le personnage ou le mystère que je peins. Quand je passe de vingt à trente heures avec le visage du Christ devant moi ou avec celui de la Vierge Marie ou celui d'un Saint, quelque chose s'approfondit en moi. J'entre davantage en profondeur dans la foi, et ma prière devient de plus en plus habitée.

Lorsque je commence une nouvelle icône et qu'il n'y a que les couleurs foncées d'appliquées (appelée étape d'ouverture), j'expérimente souvent la joie de voir les visages apparaître à mesure que je trace



Photo : Recluses Missionnaires

Prière de l'iconographe avant de commencer son travail

Toi, Maître divin
de Tout ce qui existe,
éclaire et dirige
l'âme, le cœur et l'esprit
de ta servante;
conduis mes mains
afin que je puisse représenter
dignement et parfaitement
Ton Image,
celle de ta Sainte Mère,
celle de tous les Saints,
pour la Gloire, la Joie
et l'embellissement
de ta Sainte Église.
Amen

les lignes. Avant, les personnes étaient là mais inexistantes; après, elles deviennent vivantes. Je me dis : cette joie doit aussi être celle du Père quand Il m'a vue passer de sa pensée où j'étais déjà à l'existence de la vie. J'étais son désir et maintenant, je suis réalité ayant un visage, étant une personne.

Chaque coup de pinceau est un pas vers l'accomplissement de l'icône. Chaque étape est importante et constitue la base pour la prochaine. Parfois, il me faut beaucoup de patience avant d'arriver à la fin. Cela dépend de la complexité de l'icône et du temps dont je dispose pour y travailler. Avec cette expérience d'avancer à petit trait, je commence à entrevoir la patience confiante dont le Père dispose dans son travail de transformation de mon visage en celui de son Fils. Depuis mon baptême ou même depuis le début de mon existence, je suis pour lui comme une icône inachevée, mais déjà accomplie dans la mort et la résurrection de Jésus. Le Père sait qu'à la fin, je serai à sa ressemblance grâce au maître d'œuvre à qui Il m'a confiée, l'Esprit Saint. Chacune de mes journées, chaque conversion, chaque effort, chaque épreuve contribue à la transformation intérieure de mon être, me conduisant petit à petit à la transfiguration finale. Cet apprentissage est un chemin d'espérance et d'abandon confiant entre Ses mains.

L'icône est un enfantement

Chaque icône est destinée à quelqu'un. Elle sera pour la personne à qui elle appartient une inspiration pour sa prière. L'icône l'introduira dans la contemplation des mystères de Dieu; elle nourrira sa méditation. Par sa beauté, l'icône élèvera les yeux de l'âme vers la Présence du Dieu-Trois fois Saint. C'est pourquoi, il y a parfois des souffrances qui accompagnent l'écriture d'une icône. Personnellement, je les qualifie comme des douleurs d'enfantement. Avant de commen-

Je vois beaucoup les icônes comme les vitraux de nos églises qui peuvent servir de catéchèse. Leur symbolisme renvoie au mystère de l'invisible.

cer une icône, l'iconographe doit d'abord l'avoir conçue dans son propre esprit. L'icône doit l'habiter pour être capable ensuite de la sortir de son être en la rendant visible. L'iconographe n'est jamais neutre. Il n'effectue pas un simple travail, mais désire avec Dieu, que cette icône entre dans la vie intérieure de la personne pour qui elle est destinée. L'iconographe porte donc aussi cette personne tout au long de l'accomplissement de l'icône.

L'icône et la vie monastique

Mon cheminement dans la vie monastique va de pair avec mon initiation à l'iconographie. Le silence et la solitude favorisent énormément ce genre de travail et permettent le climat de recueillement qu'il exige. De plus, l'iconographie nourrit ma contemplation en me faisant entrer davantage dans la Parole de Dieu, car une icône prend sa source dans l'Écriture Sainte. Cela me permet d'intégrer mon travail à ma vie de prière. Par le chant des psaumes dans l'Office divin, par les textes écoutés et médités pendant l'Eucharistie, par la lectio divina quotidienne, je cherche à m'imprégner petit à petit du Verbe de Dieu et je désire le laisser prendre chair en moi. L'icône aide à ce processus en procurant un visuel. L'image nourrit l'intelligence et permet un enracinement dans l'être.

En terminant

L'iconographe désire embellir l'Église par l'œuvre de ses mains. Son travail est une façon d'annoncer le Christ à notre monde d'aujourd'hui. Je vois beaucoup les icônes comme les vitraux de nos églises qui peuvent servir de catéchèse. Leur symbolisme renvoie au mystère de l'invisible. Si Dieu est l'au-delà de tout, Il est aussi l'un de nous. Nous pouvons donc nous rapprocher de lui par les œuvres d'art grâce aux artistes qui ont reçu de lui leur talent. Les iconographes sont appelés à faire fructifier leur don en faisant connaître et aimer Dieu, Père, Fils et Esprit Saint (Mt 25,14-30). Dans ma vocation de contemplative, je rends grâce au Seigneur de me permettre de le dire au monde, d'une façon propre à mon appel, c'est-à-dire silencieusement.

** Ginette Généreux, Recluse Missionnaire, actuellement en formation à Montréal, s'engagera définitivement le 1^{er} novembre 2008. Notre prière l'accompagne.*



Jacqueline Poirier, r.m., iconographe

Espace de gratuité

*Au commencement était le Verbe,
Et le Verbe était tourné vers Dieu,
Et le Verbe était Dieu.*

*Et le Verbe s'est fait chair
Et il a habité parmi nous
Et nous avons vu sa gloire.*

(Jn 1, 1.14)

Source en attente, secret du monde,
Amour caché au creux du monde :
Christ au-dedans du mal de l'homme,
Au cœur des pauvres, Christ vivant,
Au cœur des pauvres, tu attends.

Source nouvelle, vivant baptême
Ou notre mal aspire au Père
Pour que, détruit, il soit lumière :
Sainte Parole, Jésus Christ,
Notre espérance n'est qu'un cri.

Source éternelle, esprit d'enfance,
Apporte au monde sa naissance :
En ton Amour tout est présence,
Par toi le monde voit son Dieu,
En toi le monde devient Dieu.

Hymne I 133 (extrait), Temps de Noël
Prière du Temps présent, p. 107

*Rick van Lier, o.p. **



Quatre siècles de vie religieuse au Québec

Panorama historique

PARTIE A

Tandis que la ville de Québec célébrait en cet été 2008 ses 400 ans d'existence, la Conférence religieuse canadienne, pour sa part, a souligné le 10 juin dernier à Ste-Anne-de-Beaupré, les quatre siècles de vie religieuse au pays. L'occasion nous semble belle pour présenter un panorama historique de la vie et de la contribution des communautés religieuses à l'essor de l'Église et de la société du Québec.

Notre parcours historique comportera quatre grandes périodes réparties en deux articles. Dans cette première partie d'article (A), il sera d'abord question des communautés religieuses sous le Régime français, une section intitulée : (1) « Missionnaires en Nouvelle-France (1608-1759) ». Ensuite, nous traiterons de la vie religieuse sous le nouveau Régime britannique : (2) « Les temps dif-

ficiles (1760-1839) ». Et enfin, nous décrirons une période emblématique de la vie religieuse au Québec : (3) « L'époque glorieuse (1840-1960) ».

Dans la seconde partie de notre article (B), qui sera publié dans le prochain numéro, nous aborderons la vie religieuse post-conciliaire. Cette partie s'intitulera (4) « Bouleversements et renou-

veaux (1960-2008) ». Nous y rendons compte du déclin démographique des communautés religieuses, constat que nous assortirons de quelques observations. Pour terminer, la dernière partie de cette section sera consacrée aux signes de vitalité de la vie religieuse contemporaine au Québec.

Notre objectif est de brosser un portrait d'ensemble de l'évolution de la vie religieuse au Québec. Nous souhaitons ainsi offrir un certain nombre de points de repères, de même que des éléments d'interprétation. Pour une étude plus approfondie du sujet, nous vous référons aux données bibliographiques fournies en cours d'article.

1 MISSIONNAIRES EN NOUVELLE-FRANCE (1608-1759)

Nous faisons débiter notre parcours historique en 1608. La fondation de Québec cette année-là, par Samuel de Champlain, marque une étape décisive dans la présence permanente de colons au sein de la nouvelle colonie française : la Nouvelle-France.

Les premiers religieux missionnaires à oeuvrer de manière permanente en Nouvelle-France, sont les Récollets¹. Branche réformée de l'Ordre franciscain (XV^e s.), quatre Récollets arrivent à Québec en 1615 à la demande de Samuel de Champlain. Ils oeu-

Illustration : O.S.U., Québec



vrent principalement à l'évangélisation des Amérindiens. Outre Québec, nous les retrouvons à diverses périodes également à Trois-Rivières, en Acadie et à Terre-Neuve.

Devant l'ampleur de la tâche apostolique, les Récollets font appel aux Jésuites. Ils seront cinq à traverser l'Atlantique en 1625. Ils desservent certaines paroisses. Ils font oeuvre d'éducateurs notamment au moyen du Collège des Jésuites à Québec (1635). Mais leur priorité est sans contredit l'évangélisation des Amérindiens. Ils feront route avec eux, et apprendront leurs langues et leurs coutumes. Les Jésuites se consacreront en particulier à la nation huronne. Ils fondent notamment la mission Sainte-Marie-aux-Hurons, près de la Baie Georgienne (Ontario). Entre 1642 et 1649, six Jésuites et deux « donnés », c'est-à-dire des laïques associés à la mission jésuite, trouveront la mort. On les appelle communément les « saints martyrs canadiens » (canonisés en 1930). Le travail des Jésuites nous est principalement connu par les lettres du père Paul

Le Jeune à ses confrères d'Europe. Ce sont les *Relations* rédigées entre 1632 et 1672. Écrits édifiants, graduellement diffusés dans les milieux français - écoles jésuites et milieux dévots -, ils sont à la source de nombreuses vocations missionnaires tant masculines que féminines.

Des femmes ! Oui, des femmes viendront aussi comme missionnaires. Le fait est inusité pour l'époque. La vie religieuse féminine se concevait d'abord comme un mode de vie claustral : clôture, grand habit, observances régulières, stabilité de lieu. Or, un désir missionnaire anime des femmes françaises. Elles transporteront donc leur mode de vie en Amérique, en y adjoignant diverses activités apostoliques. Le 1^{er} août 1639, un petit groupe de six religieuses appartenant à deux communautés débarquent à Québec. Ce sont des Augustines de la Miséricorde de Jésus de Dieppe, puis des Ursulines de Tours. Les Augustines fondent le premier hôpital de Québec, l'Hôtel-Dieu. Tandis que les Ursulines donnent naissance à une école pour jeunes filles.

Des femmes ! Oui, des femmes viendront aussi comme missionnaires. Le fait est inusité pour l'époque. La vie religieuse féminine se concevait d'abord comme un mode de vie claustral.

Gilberte Massicotte-Éthier, iconographe



Parmi ces religieuses de la première heure, nous retrouvons deux femmes mystiques : l'ursuline Marie de l'Incarnation, et un peu plus tard l'augustine Catherine de Saint-Augustin.

À partir de 1642, l'oeuvre missionnaire et colonial s'étendra jusqu'à Ville-Marie (Montréal). Là encore, outre les Sulpiciens² (1657) et le clergé diocésain, des communautés religieuses s'implanteront au fil des années. Nous pouvons mentionner, en premier lieu, la fondation d'une communauté locale et avant-gardiste : les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, par Marguerite Bourgeoys, en 1658. Religieuses enseignantes, elles rompent avec le modèle de la vie religieuse claustrale, adoptent le vêtement séculier et parcourent,

souvent deux par deux, les routes de la colonie pour y enseigner et créer un réseau d'écoles primaires.

En 1659, arrivent les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph. Jeune communauté fondée en France par l'un des instigateurs de la fondation de Ville-Marie, Jérôme Le Royer de La Dauversière ainsi que par sœur Marie de la Ferre, les Hospitalières prennent en charge l'Hôtel-Dieu de Montréal fondée en 1642 par Jeanne Mance.

Un peu plus tard, en 1737, une nouvelle fondation marquera l'apostolat de la charité : les « Sœurs Grises ». Fondées par Marguerite d'Youville, originaire de Varennes près de Montréal, les Sœurs de la Charité sont surnommées « grises » par dérision

en raison du trafic d'eau-de-vie (griser, i.e. enivrer) auquel s'est adonné le défunt mari de la fondatrice. Elles porteront, en outre, aussi un habit de couleur grise. En 1747, elles prennent la tête de l'Hôpital général de Montréal. Elle succèdent aux Frères hospitaliers de la Croix et de Saint-Joseph, dits Frères Charron, communauté masculine endettée et sans relève.

Avant de clore la période du Régime français, nous aimerions dire quelques mots au sujet du développement démographique des communautés religieuses en Nouvelle-France. En effet, Louis Pelletier rapporte qu'entre 1616 et 1765 « quelque 961 prêtres et missionnaires [clergé diocésain et religieux] et 712 religieuses sont observés » (1993 : 20 et 113, tableau A). Nous les retrouvons principalement dans la vallée du Saint-Laurent, mais également en Acadie et en divers postes missionnaires de la colonie.

Tout au long du XVII^e siècle et jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle, les effectifs des communautés religieuses sont en croissance. Il en est de même pour le clergé diocésain. Pour ce clergé ainsi que pour les communautés masculines, les renforts proviennent largement d'Europe, principalement de la France. Au total, sur les 961 prêtres et religieux oeuvrant sous le Régime

français, 737 étaient d'origine européenne. Les Canadiens sont donc minoritaires (Pelletier, 1993 : 58, tableau 12). Ce fait s'explique, entre autres, par le fait que certaines communautés, comme les Jésuites ou encore les Sulpiciens, n'admettaient que peu ou pas de candidats canadiens, leur préférant une relève française (Pelletier, 1993 : 57 et 59). Ce mouvement se renversera progressivement au cours du XVIII^e siècle (Pelletier, 1993 : 57-58). En 1760³, rapporte Pelletier, 52 % des prêtres et des religieux sont d'origine canadienne (Pelletier, 1993 : 61).

La situation des communautés féminines est différente. Le recrutement est moindre que les hommes jusqu'en 1700. À partir de 1710, cependant, il y aura légèrement plus de religieuses dans une proportion de 174 religieuses (53 %) pour 155 prêtres et religieux (47 %) (Pelletier, 1993 : 35, tableau 4). Cette croissance s'accroîtra et se maintiendra jusqu'à nos jours. La hausse de la relève féminine est attribuable à plusieurs facteurs. D'abord, il ne faut pas oublier que la Nouvelle-France est l'héritière d'un effort missionnaire intense qui elle-même est tributaire du renouveau catholique en cours depuis le Concile de Trente (1545-1563). Comme l'a joliment qualifié Georges Goyau (1924), les origines religieuses du

Canada constitue une véritable « épopée mystique ». Les courants de spiritualité sont fortement marqués par l'École française, de même que par la spiritualité des Jésuites. Les idéaux chrétiens, quant à eux, sont élevés et la piété en Nouvelle-France est intense. Comme le note Lucia Ferretti : « de la ferveur naissent des vocations » (1999 : 31). Ce fait vaut évidemment aussi pour les hommes ! Un second facteur explicatif de la croissance numérique des religieuses, surtout au début du XVIII^e siècle, est lié au comportement démographique de la population : « il est dans les habitudes des familles nobles de diriger certains de leurs enfants vers la vie religieuse qui offre des postes de prestige et permet en même temps une moins grande division des patrimoines » (Gadoury, 1988 : 168-169). Un troisième facteur est lié à la fondation de communautés dites séculières en raison de leur mode de vie actif et plus proche de la vie des gens que les communautés cloîtrées. Nous parlons principalement des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et un peu plus tard des Sœurs Grises. Leur succès est indéniable : « elles attirent [...] la plupart des vocations féminines » (Ferretti, 1999 : 31). Le dernier facteur est la canadienisation rapide des communautés féminines. Contrairement aux hommes, comme nous l'avons

montré plus haut, les religieuses d'origine canadienne sont majoritaires durant le temps du Régime français : sur les 712 religieuses comptées pour cette période, 622 proviennent du Canada (Pelletier, 1993 : 58, tableau 12). De par la nature de leur travail (enseignement, soins hospitaliers, assistance sociale), les communautés féminines s'intègrent rapidement à la société canadienne. Le recrutement local suit. En 1715, les Canadiennes représentent plus de 90 % des religieuses (Pelletier, 1993 : 62).

La place considérable qu'ont historiquement occupé les communautés religieuses dans l'édification de la colonie est indéniable. Leur action a une portée qui va bien au-delà des activités spécifiquement religieuses. Elles ont également un impact sur tout un ensemble de secteurs de la vie sociale et économique. Mais le vent tournera et emportera avec lui tout un pan de cette première page de l'histoire coloniale. L'Église catholique se prépare à entrer probablement dans l'une des périodes les plus dures de son histoire : des temps difficiles s'annoncent. Les communautés religieuses seront affectées.

2 LES TEMPS DIFFICILES (1760-1839)

L'expansion des communautés religieuses sous le régime fran-

Photo : Michel Archambault

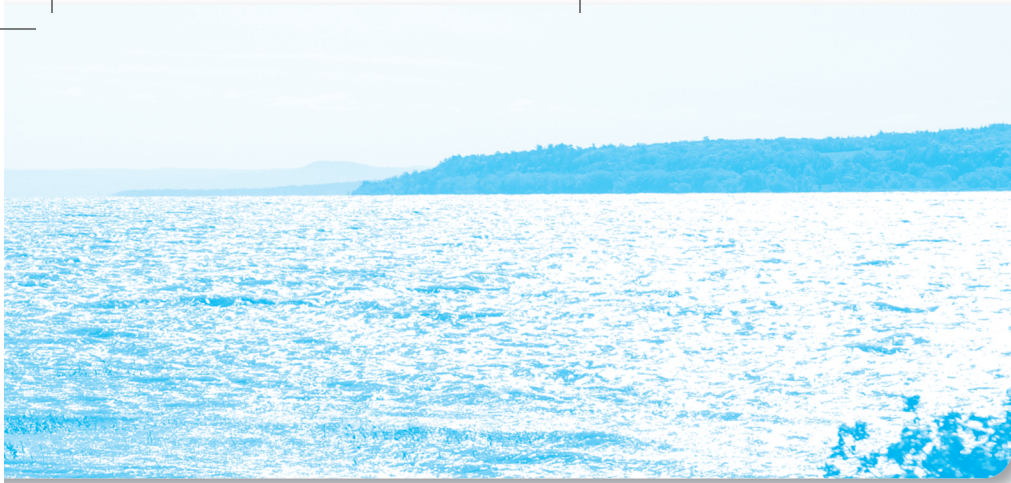


çais, connaîtra une fin abrupte lorsque, conquise par les armes, la Nouvelle-France passe sous le contrôle britannique en 1760. Dans une société où l'Église catholique n'est plus que tolérée par l'occupant, les communautés religieuses connaissent une situation précaire et subissent de graves avanies. Les communautés masculines sont particulièrement visées par les lois restrictives anglaises. L'acte de capitulation de Montréal (1760), par exemple, comprend 55 articles, dont huit - les articles 27 à 35 - concernent directement les questions religieuses. Les autorités britanniques accordent en général la liberté religieuse, « mais réservent au roi la reconnaissance de la dîme, de la juridiction épiscopale et des privilèges des communautés d'hommes » (Lacoursière *et al.*, 2001 : 114).

Pour ces communautés, la rupture des liens avec la France, le contrôle de leurs activités, joints à la défense de recruter de nou-

veaux sujets⁴, réussiront, en un peu moins de soixante ans, à faire sonner le glas aux communautés pourtant les mieux implantées. Le début du XIX^e siècle est marqué par la disparition complète des Jésuites⁵, en 1800, suivie de celle des Récollets 48 ans plus tard⁶. Restent les Sulpiciens, société de prêtres d'origine française, qui seront « les seuls à pouvoir franchir le treillis des interdictions anglaises » (Denault, 1975 : 73). Au moment de la Révolution française (1789) notamment ils pourront recevoir des confrères de France (Laperrière, 2008 : 3). Aucune nouvelle communauté d'hommes ne viendra en terre québécoise pendant un peu plus de soixante-dix ans⁷ suivant la Conquête.

Qu'en est-il des communautés féminines ? « Alors qu'en principe les restrictions imposées aux hommes au sujet du recrutement auraient dû aussi s'appliquer aux femmes, les communautés féminines sont tolérées par le parle-



Dans une société où l'Église catholique n'est plus que tolérée par l'occupant, les communautés religieuses connaissent une situation précaire et subissent de graves avanies.

ment britannique. Elles réussirent ainsi à survivre aux changements politiques sans trop d'avatars. Le dévouement de ces femmes envers les soldats, anglais comme français, pendant la guerre de la Conquête, les activités de soutien qu'elles seules pouvaient accomplir et, sans doute, leur neutralité politique leur ont gagné la faveur et même le soutien financier de certains gouverneurs anglais » (Denault, 1975 : 45-47). À partir du moment de la conquête britannique jusqu'au renouveau politique, culturel et religieux qui suivra 1840, l'état des sept⁸ communautés religieuses féminines du pays demeure à peu près stationnaire et elles ont pu poursuivre la plupart de leurs activités. Bernard Denault montre même que le

recrutement est progressivement en hausse : « Elles étaient 190 en 1764; elles sont 304 en 1800. Cinquante ans plus tard, on dénombre 673 religieuses appartenant à 15 communautés » (1975 : 47).

L'impact de ces lois restrictives est considérable en regard de la stabilité et de la prospérité de l'Église catholique dans la colonie désormais britannique. Les difficultés de désignation d'un successeur au siège épiscopal de Québec, de même que l'interdiction de l'accès des religieux et des clercs français au territoire conquis, font que l'Église catholique survit péniblement. « Le clergé diminue en nombre et en qualité, les fidèles s'éloignent de la pratique religieuse ou succombent au laxisme moral » (Voisine,

1971 : 37; cf. Gagnon, 2006). Ces constats se dégagent en dépit de la relative stabilité des communautés féminines. Ils démontrent l'importance des communautés religieuses comme piliers dans le maintien de la vie religieuse du pays. Ce fait se confirmera durant la période qui suit.

3 L'ÉPOQUE GLORIEUSE (1840-1960)

La période située entre 1840 et 1960 constitue assurément « l'âge d'or » des communautés religieuses au Québec, du moins du point de vue numérique. Pour comprendre le phénomène de l'essor inégalé de ces communautés, nous devons d'abord dire quelques mots à propos de la nouvelle conjoncture socio-politique et ecclésiale qui marque le milieu du XIX^e siècle.

Une nouvelle conjoncture socio-politique et ecclésiale

Malgré les difficultés que lui causent les politiques du conquérant, l'Église catholique se réorganise lentement au prix de l'acceptation de certains compromis avec le pouvoir en place. Pour assurer la stabilité de l'institution, les évêques cherchent des accommodements, offrant notamment aux Britanniques de prêcher la soumission moyennant le respect des droits de l'Église.

La relative stabilité de la population canadienne française est primordiale pour les autorités britanniques. Il ne s'agit pas seulement pour ceux-ci de gérer cette portion de la colonie comme le ferait n'importe quel pouvoir politique. Il faut aussi empêcher cette nouvelle partie coloniale de se joindre aux états du sud américain qui sont en pleine révolte contre l'exclusivité coloniale de l'Angleterre. L'indépendance des États-Unis d'Amérique est déclarée en 1776. Le pouvoir britannique va donc compter sur l'appui du clergé canadien français, et en premier lieu des évêques, pour prévenir les rébellions anti-coloniales.

Néanmoins, les positions conservatrices et soumises de la hiérarchie catholique sont contestées. Une jeune élite libérale canadienne française, empruntant une partie de son idéologie au libéralisme français, refuse les compromis avec l'impérialisme anglo-saxon et développe sur la scène politique un nationalisme assorti d'un anticléricalisme farouche. Les rapports de force seront rompus lors de la rébellion armée des Patriotes de 1837-1838, sédition qui se solda par une défaite complète pour ces derniers. L'échec insurrectionnel décapita le courant libéral, et ses chefs laïques seront exilés ou réduits au silence.

La désorganisation tant politique qu'économique de la collectivité canadienne-française qui s'en suivit, jointe à la menace d'assimilation des Canadiens français, permet de renforcer le leadership du clergé qui parvient à monopoliser à son profit la poussée nationaliste en prenant notamment la tête du mouvement opposé à l'union politique des deux Canadas (Voisine, 1971 : 41). « Les Canadiens, en opposition aux British Americans, troquèrent le rêve de la libération par la révolution politique contre un espoir de salut collectif par la voie religieuse. Ils investirent alors leurs chefs religieux d'un pouvoir totalitaire pour faire échec à la volonté assimilatrice du conquérant » (Dussault, 1975 : 58, cité par Turcotte, 1981 : 7). Ce mouvement permit à l'Église de regagner le terrain perdu et de connaître une expansion qui acheminera le Québec « vers un régime de chrétienté » (Voisine, 1991 : 7).

Un renouveau religieux

À la suite de ces troubles politiques, le Québec de la fin du XIX^e siècle connaît un grand mouvement de réveil religieux que Sylvain et Voisine n'hésitent pas à qualifier de « nouveau départ pour l'Église canadienne » (Voisine, 1991 : 13; cf. Rousseau et Remiggi, 1998). L'Église se proposa – surtout à partir de la fin

du XIX^e siècle – « d'établir un ordre chrétien sur le modèle de la doctrine sociale catholique » (Turcotte, 1981 : 9).

C'est en tenant compte de ce contexte particulier qu'il est possible de comprendre le comment et le pourquoi de l'expansion des communautés religieuses durant cette période. Pour ce faire, nous allons d'abord présenter deux aspects cruciaux : la venue de communautés françaises au Québec, puis la fondation de communautés locales. Ensuite, nous traiterons de la montée démographique des religieuses et des religieux et la raison du phénomène. Enfin, nous soulignerons la participation des communautés québécoises aux missions étrangères.

La venue de communautés françaises

1840 est une année charnière, surtout dans la région de Montréal. Le tout jeune diocèse (1836) accueille son deuxième évêque, Mgr Ignace Bourget (cf. Perrin, 2008). Mgr Bourget est l'un des maîtres d'oeuvre du renouveau catholique. Et pour cela, il a notamment misé sur les communautés religieuses. Comme tant d'autres évêques catholiques nord-américains, souvent d'origine française, irlandaise ou allemande, l'évêque de Montréal a sillonné l'Europe et surtout la

Photo : Michel Archambault



Le Québec de la fin du XIX^e siècle connaît un grand mouvement de réveil religieux que Sylvain et Voisine n'hésitent pas à qualifier de « nouveau départ pour l'Église canadienne ».

France, afin d'y recruter les communautés religieuses indispensables au progrès de son diocèse. Mgr Bourget veut faire des communautés religieuses «son bataillon de choix pour combattre le laïcisme, le protestantisme et la décadence des mœurs» (Jean, 1977 : 78). Ses démarches furent fructueuses, puisque quatre communautés masculines et deux féminines répondirent à son appel : les Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée (1841), les Jésuites qui reviennent au pays (1842), les Clercs de Saint-Viateur (1847) et de la Congrégation de Sainte-Croix (1847), cette dernière comptant une branche masculine et une branche féminine. Les Dames du Sacré-Cœur, quant à elles, arrivent en 1842, puis, en 1844, des religieuses de Notre-

Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers. Il est à noter que la majorité de ces communautés ont été récemment fondées en France.

Pour comprendre ce mouvement d'immigration des communautés religieuses françaises, il ne suffit pas de considérer uniquement la demande du Québec, il faut aussi regarder l'offre. Considéré du point de vue de la France, les difficultés politiques - notamment les lois anticongrégationnistes liées à l'enseignement entre 1880 et 1914 -, la recherche d'autonomie par rapport aux évêques français, les difficultés de recrutement, le désir d'éviter l'enrôlement militaire des religieux, les problèmes financiers, tout cet ensemble représente autant de



causes et de conditions expliquant la venue des communautés françaises au Québec (cf. La-perrière, 1982). À ceux-ci s'ajoute également l'attrait de la miroitante Amérique dans la société européenne de l'époque. Quoiqu'il en soit, les communautés qui souffrent périodiquement la persécution en France, connaissent maintenant le Québec et le Canada et orientent leurs pas dans cette direction. Dominicains, Trappistes, Montfortains, Filles de la Sagesse, Frères Maristes, Frères de l'Instruction chrétienne, Frères de Saint-Gabriel, Franciscains, Eudistes, Missionnaires du Sacré-Cœur, font partie des quelque 54 communautés qui s'installent au Québec entre 1837 et 1914⁹. Au plan démographique, pour la seule période comprise entre 1903 et 1904, 175 pères, 566 frères enseignants et 356 religieuses immigrent au Québec. C'est un total de 1 097 membres (Laperrière, 2008 : 5).

Des fondations locales

Les besoins de l'Église québécoise sont énormes. Pour cette dernière, en voie de consolidation,

les quelques religieux recrutés en France étaient bien incapables de répondre à tous les appels d'une société où l'État se déchargeait volontiers sur eux de ses devoirs d'éducation et d'assistance sociale. [...] En dépit de ses démarches et de ses demandes réitérées auprès des communautés religieuses françaises, elles-mêmes surchargées de requêtes venues de tous les horizons, Mgr Bourget subit bien des revers. Force lui fut de se replier sur les ressources de son propre diocèse et de travailler à la fondation de congrégations religieuses autochtones (Voisine, 1991 : 43).

Mgr Bourget a donc fait une large place à la vie religieuse, particulièrement féminine, en facilitant l'éclosion de quatre communautés de religieuses dans le diocèse de Montréal en moins de huit ans : les Sœurs de la Providence (1843), par Émilie Tavernier Gamelin; les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (1843) par Eulalie Durocher; les Sœurs de Miséricorde (1848), par Rosalie Cadron Jetté; et enfin les Sœurs de Sainte-Anne (1850) par Esther Blondin. À la même période, les Sœurs grises de Montréal connaissent une expansion importante, mais les évêques préfèrent souvent fonder chez eux une nouvelle communauté de Sœurs grises : c'est le cas des Sœurs grises de Saint-Hyacinthe (1840), des Sœurs grises de la Croix d'Ottawa (1845) ou des Sœurs de la Charité de Québec (1849).

Les communautés masculines, pour leur part, recrutent parmi les Canadiens français, mais nous ne verrons pas éclore véritablement de communauté autochtone avant 1921, où, à l'initiative des évêques du Québec est fondée la Société des Missions-Étrangères, société de prêtres dont le nom indique la finalité¹⁰.

Au total, entre 1915 et 1939, 41 nouvelles communautés font leur apparition: 13 chez les hommes et 28 chez les femmes.

De ces 41 communautés, 9 sont fondées au Québec. Parmi ces dernières, la Société des Missions-Étrangères est la seule communauté masculine. Les 8 autres fondations sont toutes féminines (Denault, 1975 : 91). Et le chiffre des fondations nouvelles va encore s'accroître. Jean Hamelin rapporte qu'au Québec seulement « de 1930 à 1959, on recense soixante-quatorze nouvelles communautés, vingt-trois chez les hommes et cinquante et une chez les femmes » (Hamelin, 1984 : 172).

La montée démographique des religieuses et religieux

Une rétrospective sur un peu plus d'un siècle d'histoire au Québec nous permet d'observer que durant toute la seconde moitié du XIX^e siècle, la population menant la vie religieuse n'a cessé de croître. De 1850 à 1901, les effectifs des communautés masculines au Québec sont passés de 361 religieux (6 communautés) à 2 391 religieux (24 communautés) (Denault, 1975 : 42, tableau 1). Tandis que pour cette même période les communautés féminines passent de 673 religieuses (15 communautés) à 9 601 (36 communautés) (Denault, 1975 : 43, tableau 2).

Mais ce sont encore les premières décennies du XX^e siècle qui remportent la palme des

sommets démographiques. Si nous regardons du côté des communautés masculines, les effectifs religieux - incluant les religieux travaillant hors du Québec, mais qui sont rattachés à un généralat ou un provincialat québécois - atteignent un nombre optimal de 12 673 religieux (63 communautés) en 1965 (Denault, 1975 : 42, tableau 1). Les religieuses, quant à elles, atteignent leur sommet démographique en 1961 où 128 communautés regroupent un effectif total de 46 933 religieuses travaillant au Québec, ou à l'extérieur, mais rattachées à un généralat ou à un provincialat québécois (Denault, 1975 : 43, tableau 2). En additionnant les communautés masculines et féminines, c'est en 1961 qu'on trouve le plus grand nombre de membres résidant au Québec, soit 45 246, et le plus grand nombre total, soit 59 558 (incluant les membres hors Québec) pour 189 communautés (Denault, 1975 : 48, tableau 4).

Le faible ratio entre le nombre de catholiques au Québec et le nombre de religieux et de religieuses - 1 religieux/religieuse pour 87 catholiques en 1941-, incite Bernard Denault à « considérer l'hypothèse que le Québec

soit, de tous les pays occidentaux, celui qui aurait eu le plus grand nombre de religieux par rapport à la population catholique, tout au moins pendant quelques décennies du XX^e siècle » (1975 : 53). Cela avait déjà été noté sur un ton humoristique par Arthur Lower, en 1958: « Quelles sont les trois choses que Dieu seul peut savoir ? Réponse : Où les Jésuites trouvent leur argent, de quoi vivent les Franciscains et le nombre de communautés religieuses dans la province de Québec ! Québec demeure aujourd'hui, comme il a toujours été, le pays des ordres religieux et du catholicisme¹¹ ».

Les raisons d'un tel succès

Comment comprendre un tel succès de la vie religieuse ? Plusieurs facteurs convergent. Nous n'en retiendrons que trois.

D'une part, il faut considérer la dimension proprement religieuse ou vocationnelle des personnes engagées au sein des communautés. Trop souvent, les études historiques ont omis de creuser ces motivations foncières d'ordre spirituel. C'est ce que note l'historien Guy Laperrière : « ... je relèverais une grande absente, par-

On ne saurait passer sous silence la contribution des communautés religieuses du Québec aux missions étrangères.

ticulièrement au Québec : c'est l'histoire de la spiritualité, menée de manière scientifique. Les communautés ont été tellement plongées dans l'action et dans les œuvres qu'on en oublie le côté premier : l'état de perfection recherché par leurs membres » (1990 : 26-27).

D'autre part, du strict point de vue sociologique, le taux élevé de religieux et de religieuses au Québec trouve certains facteurs explicatifs au regard de l'ensemble de la vie socio-ecclésiale de l'époque. Au plan social notamment, la présence influente des communautés religieuses dans la direction, l'administration et les services des institutions de santé et d'éducation, contribue assurément au recrutement. Nive Voisine le note bien en rappelant qu'au tournant du XX^e siècle dans les collèges de plus en plus nombreux, tout près de la moitié des finissants embrassent la vie ecclésiastique ou entrent dans les communautés religieuses (Voisine, 1971 : 45).

Enfin, pour ce qui est des communautés féminines – qui rappellent le demeurent largement majoritaires – la vie religieuse offre une alternative valorisée par rapport à l'état et la fonction d'épouse et de mère de famille. Elles ont notamment accès à une éducation de haut niveau. La vie religieuse leur offre également

un champ de travail et des « possibilités de développement sur les plans éducatif, économique et politique, en conjonction avec leur expérience religieuse propre » (Danylewycz, 1988 : 204).

La participation des communautés québécoises aux missions étrangères

Pour avoir un panorama complet de la vie religieuse de l'époque, l'on ne saurait passer sous silence la contribution des communautés religieuses du Québec aux missions étrangères. En effet, les communautés québécoises figurent également aux premiers rangs des communautés religieuses participant « activement à l'effort missionnaire qui anime l'Église universelle » (Hamelin, 1984 : 191). Au début du XX^e siècle, elles sont légion à se lancer dans la grande aventure des missions¹².

Les Franciscaines Missionnaires de Marie, les Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, les Franciscaines Missionnaires de l'Immaculée-Conception s'implantent au Québec entre 1892 et 1912. En 1902, Délia Tétreault fonde, à Montréal, la première communauté missionnaire d'origine canadienne, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Grâce à son audace et sa ténacité, elle suscite auprès

des évêques du Québec une fondation semblable de prêtres pour la mission : la Société des Missions-Étrangères dont il a déjà été question plus haut. Délia Tétrault relance, en outre, les Œuvres pontificales missionnaires au pays et publie un magazine missionnaire, *Le Précurseur*, qui ensemble deviendront autant de moyens d'animation missionnaire dans les foyers, les écoles, les paroisses (cf. Gauthier, 2008). À la même époque, deux autres instituts missionnaires d'origine québécoise verront le jour : les Missionnaires de Notre-Dame des Anges (1919) et les Missionnaires du Christ-Roi (1928). Ces communautés seront à la source de nombreuses vocations missionnaires destinées à l'étranger.

En quelques décennies, le Québec se taillera une place notable parmi les plus grandes nations missionnaires. « Vers 1950, on recense 1 missionnaire par 1120 catholiques canadiens francophones. La performance n'est pas cependant, un record dans l'Église universelle. En Irlande, la relation est de 1 missionnaire par 475 catholiques; de 1 par 556 en Hollande et de 1 par 1050 en Belgique. L'Église québécoise occupe donc le quatrième rang » (Hamelin, 1984 : 191). Au plan démographique, de 1932 à 1958, les effectifs missionnaires s'accroissent de 212 %, et atteignent, pour la dernière année, un effec-

tif total de 4 984 missionnaires (Hamelin, 1984 : 191 et 193, tableau 17).

Conclusion

« Âge d'or » de la vie religieuse au Québec, disions-nous. Il ne faut pourtant pas nous laisser duper par l'illusion ! En effet, derrière la façade bien « chromée » du catholicisme triomphant et national du Québec, l'Église ressemble plutôt à un « colosse aux pieds d'argile », pour reprendre l'image employée par Gilles Routhier (2007 : 30). L'Église se fissure de l'intérieur depuis plusieurs décennies déjà. La période qui suivra le concile Vatican II – et qui correspond au Québec à celle de la Révolution tranquille – dévoilera au grand jour les malaises existants. Le mouvement de décroissance démographique des communautés religieuses, déjà amorcée, prendra une allure accélérée. En même temps, la période post-conciliaire sera aussi marquée par un grand vent de renouveau et par des initiatives originales qui refaçonneront le visage de la vie religieuse. C'est ce que nous verrons dans la partie B de cet article publié dans le prochain numéro. ❖

* Rick van Lier, dominicain, est professeur à l'Institut de pastorale des Dominicains. Il y enseigne dans les domaines de l'histoire de l'Église, de la

sociologie de la religion et de la théologie de la vie religieuse. Membre du comité de réflexion théologique de la Conférence religieuse canadienne, il est également étudiant au doctorat en théologie sur la vie religieuse (Université Laval).

- 1 Avant cette date des prêtres catholiques avaient déjà mis pied en Amérique du Nord. Ils étaient avant tout chapelains de navires et leur travail missionnaire auprès de populations autochtones, de ce que nous en connaissons, était limité. De plus, ils n'ont pas fondé d'Églises stables lors de leur passage (Oury, 1990 : 16).
- 2 Société de prêtres diocésains fondée par Jean-Jacques Olier, à Paris, en 1641. Ils sont aujourd'hui considérés comme Société de vie apostolique de droit pontifical. Cf. Dominique Deslandres, John A. Dickinson, Ollivier Hubert *et al.*, *Les Sulpiciens de Montréal : une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, 672 p.
- 3 L'historienne Lucia Ferretti, pour sa part, rapporte qu'à la fin du Régime français 80 % du clergé séculier et 70 % des Récollets sont d'origine canadienne (1999 : 32). Les Récollets, contrairement aux Sulpiciens, se sont canadianisés rapidement.
- 4 Londres donne instruction à Murray d'empêcher « autant que possible qu'on remplisse les vides qui se produiront » dans les ordres religieux (*Egremont à Murray*, 13 août 1763, A.P.C.Q., 1: 121; cité par Marcel Trudel, *L'Église canadienne sous le régime militaire, 1759-1764*, tome II, *Les institutions*, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1957, p. 161, note 39).
- 5 Le père Jean-Joseph Casot est le dernier Jésuite de l'époque de la Nouvelle-France. Il meurt en mars 1800.
- 6 Le dernier Récollet, le père Louis Demers, meurt en 1848.
- 7 La première communauté masculine à reprendre pied au Québec sous le régime anglais sera celle des Frères des

Écoles chrétiennes (7 novembre 1837), appelés à Montréal par les Sulpiciens (Laperrière, 2008 : 3).

- 8 Il s'agit des Ursulines de Québec, des Hospitalières de la Miséricorde de Jésus à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital général de Québec, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, des Hospitalières de Saint-Joseph à Montréal, des Ursulines des Trois-Rivières et des Sœurs Grises de Montréal (Jean, 1977 : 63).
- 9 Guy Laperrière présente une liste des communautés implantées de France au Québec entre 1837 et 1914, dans Laperrière, 1982 : 410-411.
- 10 Précisons que la Société des Missions-Étrangères constitue une Société de vie apostolique et non une communauté religieuse au sens canonique du terme.
- 11 « "What are the three things that God alone knows ?" Answer: "Where the Jesuits get their money, what the Franciscans live upon and the number of religious orders in the province of Quebec !" Quebec remains today, as it always been, the land of religious orders and of Catholicism » (Arthur R. Lower, *Canadians in the Making: A Social History of Canada*, Toronto, Longmans, Green, 1958, p. 68)
- 12 Bien qu'on puisse faire commencer avec le début du XX^e siècle l'ère des missions organisées, il faut tout de même dire que le Québec envoie des missionnaires à l'étranger depuis 1853 (Denault, 1975 : 92).

BIBLIOGRAPHIE PARTIE A

DANYLEWYCZ, Marta, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises 1840-1920*, Montréal, Boréal, 1988, 246 p.

DENAULT, Bernard, « Sociographie générale des communautés religieuses au Québec (1873-1970). Éléments de problématique », dans Bernard DENAULT et Benoît LÉVESQUE, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal et Sherbrooke, Presses de l'Université de Montréal et Université de Sherbrooke, 1975, pp. 15-117.

DUSSAULT, Gabriel, *Messianisme, utopie et colonisation au Québec (1850-1900). Étude socio-historique d'un cas : le curé Labelle*, Paris, E.P.H.E. (VI^e section), thèse de doctorat de 3^e cycle en sociologie, 1975, 570 p. Publié sous le titre : *Le curé Labelle : messianisme, utopie et colonialisme au Québec, 1850-1900*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, 392 p.

FERRETTI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 204 p.

GAUTHIER, Chantal, *Femmes sans frontières. L'histoire des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, 1902-2007*, Montréal, Carte Blanche, 2008, 500 p.

GADOURY, Lorraine, *Comportements démographiques et alliances de la noblesse de Nouvelle-France*, thèse présentée en vue de l'obtention du grade de philosophiae doctor (histoire), Université de Montréal, 1988, 392 p. Publié sous le titre : *La noblesse de Nouvelle-France : familles et alliances*, La-Salle, Hurtubise HMH, 1992, 208 p.

GAGNON, Serge, *Quand le Québec manquait de prêtres. La charge pastorale au Bas-Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 414 p.

GOYAU, Georges, *Les origines religieuses du Canada, une épopée mystique*, Paris, Grasset, 1924, 285 p.

HAMELIN, Jean, dans Nive Voisine (dir.) *Histoire du catholicisme québécois. Le XX^e siècle (de 1940 à nos jours)*, Tome 2, par Jean Hamelin, Montréal, Boréal, 1984, 425 p.

JEAN, Marguerite, *Évolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours*, Montréal, Fides, 1977, 324 p.

LACOURSIÈRE, Jacques, PROVENCHER, Jean et Denis VAUGEOIS, *Canada Québec Synthèse historique 1534-2000*, Sillery, Septentrion, 2001, 591 p.

LAPERRIÈRE, Guy, « Les communautés religieuses, de la France au Québec, 400 ans d'histoire », conférence donnée dans le cadre des Conférences Notre-Dame de Québec, Québec, Basilique-cathédrale, 10 février 2008, p. 3.
[www.diocesequebec.qc.ca/actualite/notredame/textes/10fevrier08.pdf]
- consulté le 10 juin 2008]

LAPERRIÈRE, Guy, « Table ronde : "L'historiographie des congrégations religieuses : approches actuelles" », dans *Études d'histoire religieuse*, no 57, 1990, pp. 26-27.

LAPERRIÈRE, Guy, « "Persécution et exil" : la venue au Québec des congrégations françaises, 1900-1914 », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, n^o 3, décembre 1982, 1982, pp. 389-411.

LÉVESQUE, Benoît, « Les communautés religieuses françaises au Québec : une émigration utopique ? (1837-1876) », dans Bernard DENAULT et Benoît LÉVESQUE, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal et Sherbrooke, Presses de l'Université de Montréal et Université de Sherbrooke, 1975, pp. 119-192.

OURY, Guy-Marie, *Notre héritage chrétien. Histoire religieuse populaire du Canada*, Ottawa, Novalis, 1996, 194 p.

PELLETIER, Louis, *Le clergé en Nouvelle-France. Étude démographique et répertoire biographique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1993, 324 p.

PERRIN, Roberto, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, 312 p.

ROUSSEAU, Louis et Frank W. REMIGGI (dir.), *Atlas historique des pratiques religieuses. Le Sud-Ouest du Québec au XIX^e siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 235 p.

ROUTHIER, Gilles, *40 ans après Vatican II. Espérer !*, Ottawa, Novalis, 2007, 164 p.

TURCOTTE, Paul-André, *L'éclatement d'un monde. Les Clercs de Saint-Viateur et la révolution tranquille*, Montréal, Bellarmin, 1981, 366 p.

VOISINE, Nive (dir.), *Histoire du catholicisme québécois. Réveil et consolidation (1840-1898)*, Tome 2, par Philippe SYLVAIN et Nive VOISINE, Montréal, Boréal, 1991, 507 p.

VOISINE, Nive, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)*, Montréal, Fides, Commission d'étude sur les laïcs et l'Église, I, 1971, 112 p.

TABLE DE L'ANNÉE 2008

1. Auteurs et articles

ANDRÉ, Jean-Noël, communauté de Cluny <i>Cluny, une spiritualité de la beauté</i>	272
AUDET, Léonard, c.s.v. <i>Pertinence de la vie consacrée aujourd'hui</i>	116
BARIL, Gilberte, o.p. <i>Une convergence étonnante</i>	131
BISSON, Carmelle, a.m.j. <i>Le mentorat communautaire : utopie ou réalisme ?</i>	67
BLANCHET, Danielle, r.m. <i>Jeanne Le Ber aujourd'hui et les Recluses Missionnaires</i>	155
BOISVERT, Laurent, o.f.m. <i>Attitudes humaines et chrétiennes dans les décisions capitulaires - I</i>	177
<i>Attitudes humaines et chrétiennes dans les décisions capitulaires - II</i>	235
CAZA, Lorraine, c.n.d. <i>La rencontre avec Jésus Christ au cœur de la vie consacrée</i>	26
CHARLAND, Pierre, o.f.m. <i>La poésie comme expérience de rencontre : témoignage d'un poète franciscain</i>	283
CHUA, Celia, m.i.c. <i>Comme un cerf-volant : la vie religieuse féminine en Chine</i>	99
DUMONT, Marcel, o.p. <i>Le Rosaire, espace méconnu de contemplation</i>	45
GROUPE CAILLOUX	
<i>Quelles préoccupations ou enjeux portons-nous sur le devenir de la vie consacrée en Église?</i>	38
<i>Quels appels entendons-nous en Église, ici et maintenant ?</i>	108
<i>Réflexion sur le vœu d'obéissance</i>	170
<i>Qu'il est bon de suer ensemble (David Bergeron, c.c.)</i>	228
<i>L'icône, fenêtre sur l'invisible (Ginette Généreux, r.m.)</i>	291
JOSEPHA, Sœur, f.m.j. <i>Évangéliser à travers la beauté – Fraternités Monastiques de Jérusalem</i>	259
LIER, Rick van, o.p. <i>Quatre siècles de vie religieuse au Québec : Panorama historique - Partie A</i>	298
MALONE, Janet, c.n.d. <i>Les métaphores dans nos vies : vie religieuse et signes des temps</i>	195
MARCOUX, Micheline, m.i.c. <i>entrevue avec frère Timothy Radcliffe, o.p.</i> <i>Des signes d'espérance à l'horizon</i>	205

MC KEE, Kathy, Petite sœur <i>La vie ensemble</i>	90
MOREAU, Yvon-Joseph, o.c.s.o. <i>De l'Abbaye d'Oka à l'Abbaye Val Notre-Dame</i>	212
PLAMONDON, Évangéline, m.i.c. <i>Le maître et le disciple</i>	83
ROBERT, Pierre <i>Jeanne Le Ber, recluse à Ville-Marie</i>	143
THÉRIAULT, Bibiane, s.p. <i>Alléluia pour une femme-providence</i>	17
TIRIMANNA, Vimal, c.s.s.r. <i>Les supérieurs religieux sont-ils appelés à être politiquement corrects?</i>	53
VALLÉE, Serge, Communauté du Chemin neuf <i>Entrevue avec Rick van Lier, o.p.</i> <i>Vivre de nos racines: pourquoi s'occuper de nos fondateurs, de nos fondatrices?</i>	8

2. Sujets

Arts et beauté, chemins d'évangélisation

Évangéliser à travers la beauté	259-271
La communauté de Cluny, une spiritualité de la beauté	273-282
La poésie comme expérience de rencontre : témoignage d'un poète franciscain	283-290
L'icône, fenêtre sur l'invisible	291-295

Autorité

Autorité dans la tradition chrétienne	55-59
Prophétie et diplomatie	60-61
Leadership prophétique	62

Élections capitulaires

Attitudes humaines et chrétiennes de discernement	177-188
But des décisions capitulaires	189-190
Exigences du service	235-237
Aptitudes de la personne	238-247

Eucharistie et vie contemplative

Thème du congrès eucharistique international / Convergence avec la spiritualité de Mère Julienne du Rosaire, o.p.	131
Jeanne Le Ber, recluse à Ville-Marie	143-154
Jeanne Le Ber aujourd'hui et les Recluses Missionnaires	155-167

Expérience de discernement communautaire

- Déménagement de l'abbaye d'Oka 212-225
- Question soulevée
 - Temps d'écoute mutuelle
 - Temps pour peser le pour et le contre
 - Temps pour décider
 - Temps pour assumer la décision et la mettre en œuvre.

Groupe Cailloux

- Réflexion sur le devenir de la vie consacrée en Église 38-44
- Appels entendus en Église 108-115
- Réflexion sur le vœu d'obéissance 170-176
- Suer ensemble : apport bénéfique à l'apostolat,
chemin de sainteté 228-234
- L'icône, une fenêtre sur l'invisible 291-295

Maître et disciple

- Les maîtres en Israël 83-86
- Disciple-apôtre 86-89

Mentorat et formation

- Éléments majeurs : 67-71
- Crise et formation
 - Formation initiale : une étape
- Mentorat communautaire 72-76
- Sa nature
 - Ses points d'ancrage
- Les interpellations et les actrices 76-81

Rencontre avec Jésus Christ

- Place de Jésus Christ dans nos vie baptismales 26-28
- Lieux de rencontre avec Jésus Christ 29-32
- Écoute de Jésus Christ 32-37

Rosaire et contemplation

- Espace de contemplation 45-47
- Don de l'Esprit 47-49
- Puissance contemplative 49-52

Témoignage de vie

- Sœur Estelle Lauzon, femme-providence 17-20
- Exigence de la mission providence 21-23
- Démarche de pardon 23-25

Vie religieuse /Québec

- Quatre siècles de vie religieuse au Québec
- panorama historique - *Partie A* 298-315

Vie religieuse féminine / Chine

Ce qu'elle représente aujourd'hui	99-102
Réflexions théologiques et missionnaires	102-104
Défis de la vie	104-105

Vision d'avenir

Les métaphores dans nos vies : vie religieuse et signes des temps	195-204
Des signes d'espérance détectés chez les jeunes et des défis lancés aux communautés, aux jeunes, aux personnes associées	205-211

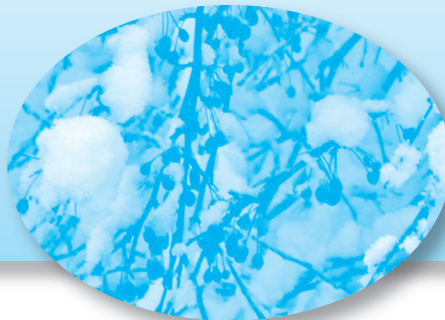
Vivre de ses racines

Personne fondatrice	8-11
Identité, unité, vitalité d'une communauté	12-16

Vivre ensemble

Regard de foi	90-93
Lieu du pardon et de la fête	94-96
Rôle de l'autorité	96-97
Mission	97-98

*À vous qui avez collaboré à la revue de diverses manières
À vous, lecteurs et lectrices, qui nous soutenez
tout au long de l'année
Reconnaissant MERCI !
À chacun et à chacune,
Joyeux Noël de Paix, de Joie et de Beauté !*



Attention – erreur au code postal - revue septembre-octobre 2008, p. 255
Maison de prière Marie-Rivier, Mont-Saint-Hilaire
690, rue Cardinal, Mont-Saint-Hilaire (Québec) **J3H 3Z3**



EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui



POUR NOËL
Un cadeau qui donne vie toute l'année!

**Offrez un abonnement
à une personne consacrée ou associée
et courez la chance de gagner un autre abonnement
à offrir à une personne de votre choix (nouvel abonnement).**

Tirage le 10 décembre 2008.

UN ABONNEMENT CADEAU

OFFERT À :

Nom : _____
Adresse : _____ app. : _____
Ville : _____
Province : _____ Pays : _____
Code postal : _____ Téléphone : _____
Courriel : _____ @ _____

OFFERT PAR :

Nom : _____
Adresse : _____ app. : _____
Ville : _____
Province : _____ Pays : _____
Code postal : _____ Téléphone : _____
Courriel : _____ @ _____



- 1 an : 5 numéros 35 \$ au Canada et aux États-Unis
- 1 an : 5 numéros 50\$ (surface) autres pays

Chèque ou mandat postal à : **Revue EN SON NOM**
1431, rue Fullum, C.P. 11, Montréal, Québec, Canada, H2K 3M3